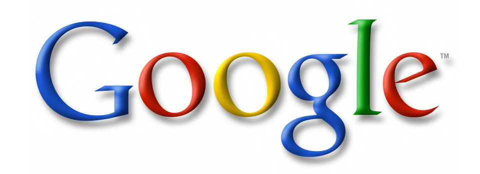
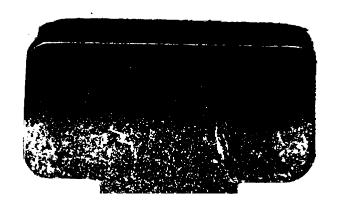







Ex-
Libris
Biblioteca
Central
de la
Diputación
Provincial
de
Barcelona



Livre condamné à être brûlé sur les réclamations du Gouvernement espagnol, il eut 6 éditions françaises et fut traduit en 4 langues. (v. Palau T III)

1926/2.200

VOYAGE
DE
FIGARO
EN
ESPAGNE.

10

VOYAGE
DE
FIGARO
EN
ESPAGNE.

CURRENTE ROTA.





A SÉVILLE,

Aux dépens du BARBIER.

M. DCC. LXXXV.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

SI la nouveauté peut assurer le succès d'un livre, on espere que celui-ci réussira. Tout y est neuf, faits, choses, expressions, pensées, maniere de les rendre. L'auteur est jeune. Le sujet est vierge, dans le genre qu'il est traité. Il seroit à desirer, peut-être, que l'histoire du monde fût écrite ainsi; y eût-il une foule d'erreurs, elles éclaireroient sur les vérités. On auroit une table des matieres, raisonnée des gros livres, où sont enfouis, où sont épars ce que cherchent, ce que veulent savoir & doivent apprendre les philosophes, les politiques, les penseurs & les enfans.

Ce n'est point un froid écrivain qui traîne sa plume, c'est un dessinateur qui promene rapidement son crayon; un graveur qui retient ou enfonce son burin; un sculpteur qui s'efforce de donner au marbre, à la pierre qu'il coupe, qu'il taille, la vie, le sentiment, le mouvement & la parole.

Ici, le désordre, l'abandon, les idées incohérentes, singulieres, sont sagesse: là, l'incorrection est mérite.

Jamais perſonne ne s'eſt mieux peint dans un ouvrage. On devine l'âge, les traits, la phyſionomie de l'auteur. On devine ſes goûts, ſes penchans, ſes paſſions ; on le voit, on le connoît, on croit avoir paſſé dix ans avec lui.

A ſon ſtyle rapide & chaud, à ſes tableaux, tantôt plaiſans, tantôt touchans, tantôt ſublimes, on reconnoît ſans peine que l'auteur n'a rien cherché, rien attendu, rien retenu ; & que tout ce qu'il dit, il le ſent, il le penſe, & lui échappe comme un ſoupir.

Le lecteur n'eſt point humilié, il comprend tout. En liſant cet ouvrage, il croit entendre quelqu'un qui parle, & parle vîte, exprès pour lui laiſſer à ſon tour, le tems de répondre & celui de parler.

On trouvera des détails puérils, qui contraſtent avec la majeſté de l'hiſtoire ; tels que les éplucheuſes de ſafran, l'hôteſſe aux jambes énormes, les jolies filles qui ſe baignent, les eſprits qui reviennent, &c. &c.

Ces détails ſont délaſſans pour le lecteur ; il rit & ne s'appeſantit point ſur les traits échappés à une imagination quelquefois trop fougueuſe, ſur les hardieſſes qui ſeroient intolérables dans pluſieurs pages, & qui plaiſent dans quelques lignes, dans quelques mots.

C'eſt aux articles MON PERE, ENFANS, SOLEURE, BIENNE, M. DE SAINT-RO-

BERT, (1) *que l'auteur s'est sur-tout surpassé; sa sensibilité émeut, attendrit; ses descriptions, ses tableaux brûlent les pages.*

Quand il parle de Dieu, de la religion, ce n'est point sa religion qu'il attaque: ce sont ces pratiques indécentes, ces abus pieux, ce fanatisme aveugle, cette superstition imbécille des Espagnols; ce sont ces mysteres incompréhensibles, ces lettres anonymes, ces logogryphes, si on peut le dire, que l'Eternel n'écrivit, ne signa, & ne proposa jamais à la foi, à la crédulité des hommes.

Quelque ameres que soient les vérités qu'il dit, l'auteur aime les Espagnols; il leur rend justice: ils sont reconnoissans, sensibles; il consentiroit à vivre parmi eux, ils ont de grandes vertus: c'est l'empire des moines; ce sont les entraves de la presse qui les corrompent, les gâtent, & les empêchent de mûrir, de penser, & d'être comme tout le monde.

C'est ici le lieu de dire que la liberté d'imprimer doit être proportionnée à la forme du gouvernement. Un peuple libre comme l'Anglois, qui n'existe que par ses chartes qui protegent ses libertés, qui a tout à redouter si la loi le condamne, qui peut tout braver s'il est ex lex, *peut tout dire, tout écrire*

---

(1) *Ces articles ont été réservés pour le second volume.*

tout imprimer : c'eſt l'effort mutuel des partis qui maintient en Angleterre l'équilibre du régime. Il en eſt de la puiſſance ſouveraine, comme des fonds de la banque : ces moyens paſſent ſans ceſſe du peuple aux chefs, & des chefs à la nation.



VOYAGE



VOYAGE EN ESPAGNE.

ENTRÉE EN ESPAGNE, PAR SALIENTES.

UN tas de pierres ſert de limites. A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derriere ſoi, on a des monceaux de ſable, des rochers, des précipices, des caſcades, des torrens, des ſapins, des cavernes & des glaçons.

Pendant quinze mortelles heures on ne voit ni trace, ni habitation d'hommes, on croit être ſeul au monde.

On arrive à Salientes : Salientes n'eſt rien. Le lendemain on traverſe la plaine de *Bieſcas ;* on deſcend une côte rapide ;

on passe sur le pont de *Fanlo*, construit par le diable; on dîne par cœur à *Cusabos*; on côtoie des marais; on ne voit plus les Pyrénées; on couche à Almodavar, à Huesca si l'on veut; & le troisieme jour, si le tems est clair, si l'on a de bons yeux, s'il fait beau, on découvre de très-loin les murs, les clochers de Saragosse.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages, à la quantité de valets, à la multitude de mendians (1) qu'on voit ici, il semble que la moitié de la ville a tout, & que l'autre moitié n'a rien.

Saragosse, dit-on, est une ville commerçante; il n'y paroît pas: tous les bras sont croisés, sont dans l'inaction; les boutiques, les magasins sont vuides, les métiers sont immobiles; il n'y a pas un seul canot sur l'Ebre. (2)

---

(1) Cet ouvrage étoit imprimé quand on a appris que par les soins du marquis d'Agerhe, de dom Martin Goicocehea, & de dom Ramonda Pignatelli Allias Canonico Mora, on a établi une maison de miséricorde, où tous les mendians valides sont logés, nourris, habillés, moyennant qu'ils filent & qu'ils peignent de la laine.

(2) Fleuve qui passe à Saragosse.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable; (1) en vain les Eſpagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs qui tout près d'eux, qui ſous leurs yeux applaniſſoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, combloient les vallons, joignoient les mers; ils n'ont rien vu, rien entendu, rien écouté.

Le palais de l'inquiſition eſt au milieu de la ville; ſes murs jaunes, bruns, épais & flanqués de tours, paroiſſent avoir cent pieds. C'eſt là qu'on envoie les incubes, les ſuccubes, les devins, les juifs, les trembleurs, les loups-garous & les ſorciers. L'archevêque de Saragoſſe eſt le chef

(1) L'Eſpagne n'a pas un ſeul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir ſans de très-grands frais. Depuis Aranjuez juſqu'aux frontieres de Portugal, le Tage pourroit aiſément porter des bâteaux. En raſſemblant toutes les ſources, tous les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, d'où part le Mancaranes, on en formeroit un canal pour le tranſport des bagages de la cour; ce même canal pourroit ſervir à amener les pierres de conſtruction: on pourroit établir une navigation fixe d'Anduxar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume; on pourroit enfin, par le moyen de l'Ebre, conſtruire un canal ſemblable à celui de Languedoc, depuis le golfe de la Biſcaye juſqu'à la Méditerranée.

ſuprême ; quarante à cinquante jacobins ſont les geoliers de cet antre, d'où rien ne tranſpire, d'où peu de gens ſortent, & dont trois ou quatre ponts-levis, des foſſés, des baſtions, des verroux, des freres lais, & des dogues empêchent d'approcher.

La ville eſt entourée de promenades inutiles.

Hors la rue de Coſſo, toutes les rues de Saragoſſe ſont ſi obſcures, ſi étroites, ſi ſales, ſi fangeuſes, qu'à midi on n'y voit goutte, & qu'on ne ſait jamais où poſer le pied.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à notre-dame du Pillier ; ſa chapelle lambriſſée d'ex-voto, de bras, de jambes, de fumée, de cierges, de béquilles, ne déſemplit jamais d'aveugles, de ſourds, de muets, de boiteux, de culs-de-jattes, qui prient, qui ſoupirent, qui pleurent, qui eſperent, qui attendent, qui baiſent la terre & font des ſignes de croix.

Dans un pays comme l'Aragon, qui produit tant de ſoies, tant de laines, tant de matieres premieres de tous les genres, & dans une ville auſſi conſidérable que Saragoſſe, il eſt ſurprenant qu'il n'y ait que deux fabriques, l'une d'eaux-de-vie, l'autre de chapeaux ; celle-ci eſt appellée la fabrique

de *Cobalecientes*. Ces chapeaux ne ſont pas chers, ils ſont excellens; il y a ſix mois que j'en achetai un, je le porte ſouvent, je n'en ai pas ſoin, il eſt encore tout neuf.

A juger du premier apperçu, les gentils-hommes aragonois ſont ſerviables, queſtionneurs, friands d'aulx, friands de piment, (1) verſés dans le blaſon, glorieux d'avoir des armoiries, & preſſés de les montrer.

Le catalogue des livres permis eſt ſi mince, les peines ſi graves, les MM. de l'inquiſition ſont ſi alertes, qu'on ne trouve chez les libraires de Saragoſſe, que des cantiques, des almanachs, des noëls, des rudimens, des dictionnaires, des heures, & la vie originale de quelques ſaints du canton.

Depuis que la foudre a conſumé la ſalle des ſpectacles, il n'y a plus de comédie: on a tenté de conſtruire un nouveau théatre; mais le ciel s'eſt couvert, le tonnerre a grondé, notre-dame du Pillier a jetté des cris; les oſſemens, les reliques ont changé

---

(1) Le piment, fruit long comme le doigt. Le goût de ce fruit reſſemble ſi parfaitement au goût du poivre, que pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour le palais enflammé, l'haleine brûlante, & la bouche en feu.

de place, les corps ſaints ſont ſortis de leur tombe: auſſi-tôt, à coups de pierres, le peuple conſterné, les prêtres & les moines furieux ont diſperſé les maçons.

A quinze cents pas de la ville environ, ſoixante bernardins ou prémontrés vendent en détail du vin muſcat. Jardins, cellules, cloîtres, dortoirs, tout le couvent eſt rempli de tables, tout eſt garni de buveurs, de qui les chanſons, le bruit, les cris, les éclats, changent ce ſaint lieu en corps-de-garde.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni épis; en revanche, on foule aux pieds le thim, la marjolaine, la méliſſe, le ſerpolet, la camomille, la lavande & le romarin.

On paſſe par Daroca, Lœches, Mejorada, Alcala de Henarès, Calatajud, Albarazin & Guadalaxara.

Les bourgs, les villages, les hameaux, les maiſons éparſes ſont très-rares, & partout des mains oiſives, des viſages défaits, maigres, plombés, couleur de paille, des haillons, de la vermine; par-tout de mauvaiſes cabanes, où hommes, femmes, en-

ſans, filles, garçons, mules, chevaux, moutons, chevres & mulets ſont couchés, ſont entaſſés pêle-mêle.

Publius, Cneius, Cornelius & le chaſte Scipion paſſerent à Calatajud en revenant de maſſacrer les braves habitans de Numance; c'eſt ce maſſacre qui devint l'époque des guerres civiles; c'eſt lui qui donna le ſignal de la proſcription de Sertorius, de la défaite de Sylla, & du triomphe complet de Metellus & de Pompée.

Des girandoles d'une grandeur énorme, gâtent, coupent, alongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, de bons ſouliers, de l'embonpoint & l'air content.

Les ouvriers font la méridienne, à une heure tout eſt fermé, tout le monde dort, on ne peut rien voir.

A Mejorada on épluche mal le ſafran; Céſar a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuſes du ſafran de Mejorada; ma chere Pepina (1) ſur-tout, ne me boudez point; je ne vous en veux pas; je vous aime, vous le ſavez bien; mais épluchez mieux votre ſafran, ſéparez les

(1) En françois, Joſephine.

feuilles des fleches, séparez les pétales du pistil, votre safran en vaudra mieux, vous en aurez davantage, vous le vendrez plus cher, & j'en serai bien-aise.

Les Romains, les Goths, les Maures, les Espagnols s'amuserent tout-à-tour à prendre, à piller, à brûler Daroca: dans les masures qui restent, on ne trouve pas un lit, pas une chaise, pas un verre d'eau.

La Posadera, (l'hôtesse de Lœches,) a des jambes prodigieuses; jamais je n'ai vu de pareilles jambes; je parie, quand on voudra, & tout ce qu'on voudra, mettre ses bas par dessus mes bottes.

A droite, en entrant aux cordeliers, sainte Therese évanouie dans les transports de la jouissance céleste; ses boucles, ses tresses, sa ceinture, son voile, son bandeau flottent en désordre, & ses yeux à fleur de tête, étincelans de feu, brûlans d'amour, humides de larmes, semblent chercher dans le ciel son Dieu, son époux, son amant.

La plus belle des femmes, la belle Léonore de Gusman, qui vit à ses pieds toute la Castille, tout l'Aragon, & qu'Alphonse *le Vengeur* aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée dans le chœur du couvent des augustins de Signeuza.

Hier à quatre heures, les étudians d'Alcala

cala lancerent un ballon ; c'eſt dom Bernard qui a conſtruit cette machine. Dom Bernard, dit-on, eſt le plus grand phyſicien du pays : ſi quelque jour on peut aller voir en ballon, en char volant, où, comment, avec quoi ſe forment la grêle, les vents, la pluie, la foudre & les tempêtes, ſûrement dom Bernard ſera le premier qui arrivera ſur les lieux, qui en reviendra, & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

ENTRÉE DE MADRID.

Des ſapajoux, des guenons, des cataquois, des perroquets à preſque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très-large, une porte ſuperbe, (1) une infinité de tours, de clochers ; des maiſons à quatre, cinq, ſix, ſept, huit étages, de très-beaux balcons, la poſte aux lettres, (2) la douane, (3) la *place du Sol*, (4) (du ſoleil.)

---

(1) La porte d'Alcala.

(2) La poſte aux lettres eſt un des plus beaux édifices de Madrid : il étoit, dit-on, ſur le point d'être achevé, lorſqu'on s'apperçut qu'on avoit oublié l'eſcalier.

(3) La douane eſt un édifice moderne ; elle eſt très-vaſte, les magaſins ſont commodes & bien diſtribués.

(4) La place du Sol eſt une place magnifique,

La grande place, le bruit perpétuel des cloches, rend l'entrée de Madrid vraiment riante, vraiment imposante.

La fontana de oro, (la fontaine d'or) est une bonne auberge; l'hôte est cher: il faut faire son prix.

LE BUEN RETIRO.

Depuis que le roi a quitté *le Buen retiro*, les bâtimens tombent, les fontaines sont taries, les jets d'eau sont comblés, rien ne croît dans les jardins; les grottes, les groupes, les thermes, les bassins, les boulingrins, les bosquets, tout est détruit, tout est mutilé; une statue seule reste toute entiere, c'est Philippe II. Ce Philippe est admirable, il épouvante; c'est le sourcil, le front, l'œil, le regard d'un méchant, d'un tyran, d'un monstre; c'est lui: je le vois; il médite quelque crime, il couve, il cache quelque ressentiment, quelque complot, il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre, pour dicter au duc d'Albe (1) une sentence de mort.

---

huit grandes rues viennent y aboutir; le soir, quand toutes ces rues sont éclairées, du milieu de la place on jouit d'un coup-d'œil admirable.

(1) Le duc d'Albe, ami intime, ministre confi-

A la place des impoſtures, gravées ſur le piédeſtal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en eſt encore tems ; il s'eſt nourri de ſang ; il a rempli la Calabre, le Piémont, la Hollande, les Pays-Bas, la Valtelline, l'Eſpagne & la France, de troubles, de deuil, de malheurs, de gibets, de bourreaux, d'eſpions ; il a fait aſſaſſiner Eſcovedo, Perès, Horn, Egmond. Il eſt mort, rongé par des vers, dévoré par des poux, (1) rendant les inteſtins, rendant les excrémens, & tourmenté d'une plaie ſecrette, d'une plaie honteuſe, d'une plaie fétide qui l'empêchoit de s'aſſeoir, de marcher, de bouger, & qui le forçoit à reſter immobile. Pourquoi ne pas mettre que pendant dix ans, & durant toutes les nuits, il entendit promener dans ſa chambre, il vit à ſon chevet le ſpectre de ſa femme, & le fantôme de ſon fils, (2) qui ouvroient les rideaux,

dent de l'exécuteur des meurtres, & ſouvent le conſeiller des crimes de Philippe II.

(1) Voyez Baſnage, Grotius, Strada, le cardinal Bentivoglio, &c.

(2) Pluſieurs hiſtoriens, qui juſtifient Philippe II de la mort de ſa femme, aſſurent qu'Eliſabeth mourut de chagrin de la perte de dom Carlos ſon amant ; & pourtant voici mot pour mot ce que dit Mezerai : *Il eſt certain que Philippe II empoiſonna*

le saisissoient par les cheveux, & l'arrachoient hors de son lit. (1)

Le fils du concierge du Buentiro a une forme extraordinaire, une figure bizarre; il est plus gros que moi, il paroît plus

---

son épouse, & la fit périr avec le fruit dont elle étoit grosse, ainsi que la reine Christine le vérifia par des informations secrettes qu'elle fit faire, & par les dépositions des domestiques de cette princesse, lorsqu'ils furent de retour en France. Mezerai écrit mal, raconte mal, il est diffus, il est bavard, un peu déclamateur quelquefois; mais Mezerai ne ment pas.

Pour Mariana, qui s'accorde absolument avec Mezerai, je ne le cite pas, je le compte pour rien; il m'a trompé dans tant d'endroits, que depuis ce tems-là je ne le crois plus.

Si quelque chose peut justifier Philippe II, c'est qu'il se rendoit justice; c'est que tous les soirs, en se couchant il disoit à dom Francisco Osorno, son premier valet-de-chambre: Je consentirois à mourir tout à l'heure, si je pouvois, par ma mort, effacer des annales du monde, mon nom, mon regne & tous mes crimes.

(1) On sait que l'avocat Leclerc, que sir Walter Raleig, que Gregorio Leti, ne disent pas un mot de tout cela; c'est l'exacte vérité pourtant; je n'invente rien, je n'ajoute rien: pourquoi, pourquoi mentirai-je? Philippe II a fait tant de mal, a pris tant de peine, tant de plaisir à se faire craindre, à se faire détester, que pour le rendre odieux, la calomnie est inutile.

vieux ; il a huit ans : si cet enfant vit, ce sera un monstre.

LA GRANGE.

Tant mieux, si la Grange, autrement appellée Saint-Idelphonse, appartenoit encore à des bergers, Philippe IV n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, (1) employés en grande partie à bâtir la Grange, à l'orner d'étangs, de berceaux, de Nymphes, de Tritons, de Faunes, de Sylvains, de Naïades, d'allées, de sallons verds, & autres étalages auxquels ce prince, vain, injuste, voluptueux, sans ordre, sans conduite, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Pour avoir un parc, pour avoir des jardins, Philippe IV fit démolir cinq à six cents maisons, fit entourer de murs deux mille arpens de terre qu'il prit à son peuple, qui avoit plus besoin pourtant de racines, de graines, de légumes, d'herbes, de lait, de fromages, que lui de chevreuils, de faisans, de lilas, de poules d'eau, de jasmins, de paniers de fraises, & de bouquets de roses.

---

(1) Ferdinand, tout juste qu'on le surnomme, ne voulut jamais payer les dettes de son pere.

Mais l'Espagnol est un paresseux ; ce parc & ces jardins seroient restés incultes, le seroient encore, ne serviroient à rien : il faut voir, il faut essayer, la terre est excellente, elle est toute neuve : que le roi lui-même donne l'exemple ; que pendant dix minutes, il conduise, ou du moins qu'il suive des yeux, la herse & la charrue ; qu'il laboure, qu'il fume, qu'il ensemence un coin de son parc ; que ses mains royales abattent un pan de muraille, & l'on verra si dans ce parc, si dans ces jardins, il ne croît pas avant deux ans, du bled, du froment, des artichauts, des concombres ; & l'on verra si l'orge, les grains, les prés & les champs ne remplaceront pas bientôt, les cailloux, le sable, les genets, la mousse, les joncs marins, qui couvrent les sept huitiemes de l'Espagne.

On a appellé Alphonse III ou IV, (j'ai oublié lequel) *l'astronome*, (1) *l'alchymiste & le magicien ;* on appellera Charles III, *le laboureur.* (2) On a gravé sur le cercueil

---

(1) *Quoi qu'en disent les Espagnols ; qui comparent Alphonse à Galilée, Alphonse n'étoit pas à beaucoup près un astronome consommé ; il connoissoit à peine l'étoile polaire, les pléiades, la grande ourse, la petite ourse ; c'étoit assez pour un roi.*

(2) Un roi d'Espagne laboureur ! Pourquoi non ?

d'Alphonſe, un barometre, des lunettes, un grimoire, des globes, un compas, des cadrans, des crayons; on gravera ſur la tombe de Charles, un van, un crible, un fléau, un rateau, un plat de lentilles, une gerbe de bled. Nourrir ſon peuple, encourager l'agriculture, ſe paſſer de fruits, de fleurs, de parc, de ſerres chaudes, de chiens, de piqueurs, vaut cent fois mieux que d'évoquer des ombres, de réveiller les morts, de monter ſur une tour, d'y reſter la nuit à compter, à meſurer, à regarder les étoiles, à tirer le plan, à lever la carte du ciel, & de paſſer le jour dans un laboratoire, auprès d'un foyer, auprès d'un fourneau, à vuider, à remplir des alambics, des creuſets, des mortiers, des pots, des fioles, des bouteilles, à ſouffler des charbons, à ſe vautrer dans les cendres.

LA FLORIDE.

La Floride eſt remarquable par un grand

J'ai meſuré, j'ai deſſiné, j'ai nivelé, j'ai ſarclé, j'ai labouré tout ſeul, diſoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne jamais ſans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers; ſi dans mes jardins il n'y a rien à faire, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.*

nombre de jets d'eau, qui, formés par les ſources qui deſcendent des montagnes voiſines, ſont bien plus clairs, bien plus hauts, bien plus beaux que tous les jets d'eau que nous avons en France.

LE PALAIS NEUF.

Le Palais neuf eſt achevé. Ce bâtiment, ſitué à pic ſur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de bénédictins, que du palais d'un roi. Les dedans ſont triſtes, parce que l'édifice en eſt reſſerré & maſſif; les jardins ſont conſtruits en amphithéatre, ils ont pour cadre le Manzaranès & les monts Pelés, qui s'élevent par mamelons ſur la terre blanche & pierreuſe des environs de Madrid.

ARANJUEZ.

Des troupeaux de bêtes fauves, une poſition charmante, de ſuperbes eſpaliers, d'excellens fruits, une vue admirable, font tous le mérite d'Aránjuez, hors une ſtatue de Vénus. Cette ſtatue trompe : la beauté, l'attitude, l'air de vie fait illuſion; il ſemble que ce morceau de marbre ſent, penſe, palpite, voit & reſpire, & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le Tage & la Xarama battent les murs du

du château ; quand il fait chaud, quand il fait beau, quand le roi n'y eſt pas, les jeunes filles d'alentour viennent ſe baigner dans le Tage ; on les voit, on leur parle, on peut les toucher des fenêtres, & corſets, mouchoirs, jupons, rubans, tout eſt défait, dénoué, ôté, laiſſé ſur le bord de l'eau.

LE PARDO.

Le roi chaſſe beaucoup, mais couche rarement au Pardo ; on a changé en chapelle, on a converti en prie-dieu, le boudoir, & l'ottomane ſur laquelle Ferdinand, Philippe & Charles oublioient, entre les bras de leurs maîtreſſes, que Turenne gagnoit la bataille des Dunes, que la Meilleraie prenoit Arras, que les Hollandois s'emparoient du Bréſil, que la maiſon de Bragance montoit ſur le trône ; que Macao, que Goa, que Mozambique, que les iſles Açores chaſſoient leurs vicerois, leurs gouverneurs, leurs conſuls, leurs audiences ; (1) que les Catalans ravageoient la Caſtille, l'Aragon, s'approchoient des portes de Madrid ; & que les François enfin alloient ſurprendre au lit, les dames, les demoiſelles, les religieuſes & toutes les jolies femmes de Jaca,

(1) Parlemens ou à peu près.

de Soria, de Saragosse, de Pampelune & des environs.

LA GUADARAMA.

Des mouches à miel, des hiboux, des corbeaux, des chouettes, un concierge, des chauve-souris, & des hirondelles habitent la Guadarama.

LA SARSUELA.

On pourroit faire de la Sarsuela un palais enchanté; mais le parc, les bâtimens, les jardins, tout est négligé. Personne n'habite la Sarsuela, parce que toutes les nuits, une foule d'esprits s'y rassemble pour causer, pour tout casser, pour danser.

L'ESCURIAL.

Pour avoir des pierres, Philippe II fit bâtir l'Escurial (1) au milieu de quatre montagnes qui le cachent absolument, qui

(1) Ceux qui seroient bien-aises d'avoir des détails sur l'Escurial, & de savoir combien on y trouve de cours, de portes, de fenêtres, de reliques, de clous, peuvent consulter la Martiniere, Moréri, Cluvier, Colmenar, Silhouette, Caveyrac & beaucoup d'autres, qui ont exactement compté tout cela.

ramaſſent, qui raſſemblent à l'entour, qui fixent & arrêtent au-deſſus des toits, de la neige, des nuages, des brouillards, que le ſoleil, depuis deux cents ans, s'efforce inutilement de percer, de diſſiper & de fondre.

Ce lieu ſi fameux, ſi caché, ſi humide, ſi nébuleux & ſi triſte, a coûté ſoixante millions. (1)

Les jardins & le parc ſont immenſes; mais la terre a ſi peu de ſels, le terrein eſt ſi froid, ſi bourbeux, que les légumes, les fruits, les racines & les fleurs ne peuvent avoir ni force, ni goût, ni coloris, ni parfum.

Je ſuis deſcendu dans le Panthéon; (2) j'ai vu les tombeaux des rois d'Eſpagne. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours, qui noircit tout, qui empoiſonne, j'ai vu tout les trophées, les emblêmes, les drapeaux, les étendards, dont les urnes, les cercueils ſont tout couverts; j'ai lu toutes les épitaphes, toutes les inſcriptions, toutes les de-

---

(1) Ainſi quand l'auteur anonyme d'un Eſſai ſur l'Eſpagne, imprimé, je ne ſais où, aſſure que l'Eſcurial a coûté trente millions, il ſe trompe ſeulement de la moitié.

(2) Chapelle ſouterraine, ſépulture des rois ſeuls. Vendôme qui remit Philippe V ſur le trône, Pizarre qui conquit le Mexique & Cortez, ſont tous les trois enterrés dans un trou.

viles. Qu'on efface les noms, les surnoms, les titres des morts; qu'on efface le commencement, la durée, la fin de leur regne ou de leur vie; qu'on efface quelques guerres, quelques fléaux, quelques phénomenes, quelques événemens qui font époque: que ma main se desseche, que jamais je ne puisse écrire; que je meure demain, tantôt, tout à l'heure, s'il reste un seul mot de vrai.

La galerie de l'Escurial est riche en tableaux.

Au-dessus de la place qu'occupe le roi dans le chœur, est un St Jérôme représenté dans son cabinet, les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau est excellent, à la pendule près; car sûrement St Jérôme n'avoit dans sa chambre, ni pendule, ni montre; dans ce tems, on avoit seulement pour mesurer les heures, le jour & la nuit, que l'appétit, le soleil, de l'eau & du sable.

Dans le réfectoire des freres, un christ m'a frappé. (1) Ce christ est tout en sang,

---

(1) Ce christ est de *Juan Fernandez Navarette*, surnommé le *Mudo*, (*le Muet*) parce qu'il étoit muet. Si sa réputation d'honneur, de sainteté, de probité, &c. étoit moins bien établie, notre maniere de représenter le Sauveur pourroit lui faire tort dans l'esprit de beaucoup de monde; moi, je

Marie pleure au pied de la croix; & de quoi, & pourquoi pleure-t-elle? puiſqu'elle ſait que ſon fils, mort ſeulement pour la forme & pour notre bien, reſſuſcitera quand il voudra.

LA CASA DE CAMPO.

A la Caſa de campo, on conſerve un arbre ſuperbe : jamais je n'ai vu d'arbre auſſi beau, auſſi haut, auſſi touffu; on y monte par un eſcalier; on y a pratiqué des bancs, des tables, des berceaux; cent perſonnes y ſeroient aſſiſes à l'aiſe, & cinquante, je crois, y pourroient danſer.

Que ces beaux arbres deviennent rares! Parce qu'ils doivent nous ſurvivre, nous ſommes jaloux; nous les coupons par jalouſie; nous les volons à la poſtérité, à nos enfans, que nous privons d'ombre, de bois, de forêts & du plaiſir d'aller y entendre le chant, les points d'orgue, les cadences, les

---

ne voudrois plus qu'on peignît Jeſus-Chriſt ſouffrant, mourant, ſuant du ſang, portant ſa croix, couronné d'épines; je voudrois qu'on le peignît déſormais toujours dans le moment de ſon triomphe, toujours dans le moment où il briſe en éclats la pierre qui le couvre, où il réveille, effraie, renverſe ſes gardes, les apôtres & toute leur ſuite, en s'élançant du cercueil.

éclats harmonieux, les martellemens des cailles, des mésenges, des rossignols & autres oiseaux.

CLIMAT DE MADRID.

Quoique Madrid soit pour ainsi dire sur les frontieres d'Espagne, en comparaison des royaumes d'Andalousie, de Valence, de Galice, de Grenade, toute l'année néanmoins on jouit ici du plus beau tems du monde. Pendant toute l'année, on mange à Madrid, on trouve au marché, des abricots, des framboises, des pêches, des cerises, du raisin, des oranges, des prunes & des petits pois.

Quelquefois pourtant, & durant des semaines entieres, il regne des bises piquantes, qui refroidissent l'air, dépouillent les arbres, cassent les branches, dispersent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces bises en revanche, balaient, déchirent, effacent les nuages, agrandissent, reculent l'horison, embellissent, éclairent, blanchissent le jour & font briller le soleil de Madrid, d'un éclat, d'une clarté que le soleil n'a point en France.

Rien, rien sur-tout ne surpasse, n'égale la beauté, la fraîcheur de la nuit; on sent la bergamote, le musc, l'œillet, la fleur

d'orange, tout l'athmosphere est embaumé. Sur toutes les places, sous tous les balcons, à toutes les fontaines, on chante, on danse, on cause, on pince de la guitare, on joue de la flûte. Non, jamais au mois de mai, au mois d'août, ni pendant le printems, ni pendant l'automne, que le soleil se couche, ou qu'il se leve ; (1) non, jamais nos berceaux, nos bosquets, nos Thuilleries, nos cours, nos champs élisées, nos promenades ; non, jamais les bords de la Seine, les rives du Tibre & celles du Rhône, le Lac de Bienne, (2) les bois du Waldeck, (3) les campagnes qu'arrose la Loire, ne rappellent, n'accumulent dans un instant, dans une minute, dans une seconde, tant d'idées, d'images, de souvenirs, de jouissances, qu'en rassemblent les nuits de Madrid, depuis onze du soir, jusqu'à deux, trois, quatre heures du matin. Mais il faut être jeune, il faut avoir vingt ans ; à trente ans on auroit ou trop chaud, ou trop froid, ou envie de dormir ;

(1) Quand le soleil se leve, c'est le plus beau morceau du spectacle, c'est le moment de regarder, & nous dormons.

(2) Personne peut-être ne connoît, n'a entendu parler du lac de Bienne ; moi, je le connois bien.

(3) Château à deux mille pas de Soleure.

à trente ans, déja les fibres, les nerfs, les organes se racornissent, se relâchent; déja le feu des veines, le feu de la vie est presqu'éteint : on n'a plus cette sensibilité brûlante, cette sensibilité universelle; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette poussiere, cette fine fleur, cette poudre qui échauffe, qui embrase, qui allume mon sang; à trente ans, déja la nuit, la fraîcheur, l'harmonie, les odeurs, l'éclat, le feu, les reflets de la lune, des étoiles, la rosée, le point du jour, le beau tems, le son de l'eau, le chant des grenouilles n'a plus le même charme, le monde est décoloré, est tout changé; il faut aller se coucher.

COMBATS DE TAUREAUX.

Je vivrois mille ans, j'y penserois tous les jours, je ne concevrois jamais, ce qu'on peut trouver d'attachant, de superbe à ces affreux combats : tout y révolte; les tauroyeurs font horreur, les taureaux (1) font

(1) Tous les taureaux qui servent à ces spectacles, sont pris dans les montagnes & dans les bois de l'Andalousie; pour les attirer hors des forêts, on y envoie des vaches dressées à cela, & dans l'instant que ces taureaux, pressés d'amour, sans perdre de tems en caresses inutiles, s'élancent sur

pitié,

pitié ; un homme eſt de pierre, ſon cœur eſt doublé de pierre, ſi ſes yeux ne ſe rempliſſent pas d'eau, en regardant douze ou quinze aſſaſſins tuer de ſang-froid une malheureuſe bête, à qui un bâillon paſſé dans la gueule, une muſeliere attachée aux naſeaux, ôte les moyens de ſe défendre, de terraſſer, & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complette l'atrocité de cette lutte inégale, ce ſont les acclamations, les tranſports, les cris d'un peuple immenſe ; ce ſont les battemens, les trépignemens de vingt mille mains, de vingt mille pieds, auſſi-tôt que le taureau ſuffoqué de rage, bleſſé à mort, chancelle, tombe, mugit les derniers ſoupirs, ſe roule, ſe débat, s'étend, ſe ſouleve, retombe, ſe roidit, perd ſon ſang ſur la pouſſiere, où des chiens, où des enfans, où des ſous-tauroyeurs, ſe diſputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes, qui tremblent à la chûte d'une feuille ; des femmes à qui la piqûre d'une épine, d'une abeille, d'un moucheron, arrache des larmes ; des fem-

---

elles, des payſans aux aguets ſe jettent ſur eux, les ſaiſiſſent par les cornes, par la queue, les attachent, les muſelent & les emmenent.

mes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, d'une chenille, d'une souris, d'une sauterelle, assistent à ces combats, fixent les yeux sur une bête qui souffre, sur une bête qui saigne, sur une bête expirante, paroissent compter ses plaies, ses cris, ses crins, ses gouttes de sang, & regretter quand elle expire, qu'elle ne se débatte & ne souffre plus!

Voilà ces combats dont on parle tant; voilà ces combats que plusieurs papes, que plusieurs rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inutilement; toujours le peuple s'est attroupé, a menacé, & souvent pour l'appaiser, il a fallu mettre à mort quarante, cinquante, soixante taureaux. (1)

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne une infinité

---

(1) C'est du sang des bêtes que le premier glaive a été teint. Cet apothegme est bien ancien & bien vrai: oui, c'est sur des bêtes que les premiers brigands s'exercerent: sûrement si l'on n'avoit pas tué des bêtes, la terre attendroit encore le premier homicide. Pour avoir tué son moineau, un enfant autrefois fut mis à mort; on eut raison: cet enfant étoit un petit scélérat, que l'Aréopage fit bien d'empêcher de grandir.

de ſcélérats qu'on feroit mourir ailleurs; quand ils ſont jeunes, on les envoie travailler à Oran, à Puerto-Rico; &c. quand ils ſont vieux, on les laiſſe pourrir en priſon.

Si l'atrocité, ſi la nouveauté du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en eſt toujours quitte pour la corde. On maſſole quelquefois, mais ſeulement pour les grands attentats; & ce ſupplice encore qui épouvante l'imagination, qui dreſſe les cheveux, eſt après un coup de foudre, (1) un coup de mouſquet, de canon ou d'apoplexie, la mort la moins redoutable.

Le bourreau, armé d'une maſſue & d'un couteau, frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le ſaigne, le foule aux pieds, le coupe en quatre, l'attache à des crocs, ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois ſecondes, pâlit, conſterne, glace tout le monde; des enfans jettent les hauts cris, des femmes s'évanouiſſent de peur, avortent aux pieds du bourreau, & depuis

(1) Oui, un coup de foudre eſt la mort la plus douce; je le dis exprès, je ne l'efface pas. Ne vaut-il pas mieux être lancé par le tonnerre dans le ſein de Dieu, que d'y être traîné par une fievre quarte, par un cancer, ou par la goutte?

long-tems déja le patient n'existe plus. (1)

Au lieu de condamner aux flammes, au lieu d'inventer chaque jour des supplices nouveaux, des tortures, des questions nouvelles; au lieu d'appeller de delà les monts, (2) des bourreaux, ou plus cruels, ou plus habiles, ou plus adroits; pourquoi ne pas faire massoler pour tous les crimes?

Outre que la mort sans la douleur punit assez, fait assez de mal; outre que les loix ont promis seulement à la société de la débarrasser du coupable, & rien de plus:

---

(1) Ce n'est pas à Madrid, c'est à Avignon que j'ai vu massoler; & l'homme qu'on massola fut conduit à l'échafaud, fut assommé les yeux bandés. Bandons aussi les yeux à tous nos criminels.

(2) Quand Mustapha fut empoisonné par son premier médecin, & par son grand aumônier, on n'alla ni en Chypre, ni en Grece pour chercher un bourreau; on ne fit ni déchirer, ni écarteler, ni tenailler les coupables; on les noua dans un sac, on leur donna quelques soufflets, & le premier polisson les jetta dans le Bosphore. En Turquie pourtant on scie, on empale, on fait avaler au coupable du plomb fondu, de l'eau forte, de l'huile de tartre; c'est un conte: on noie, on étrangle tout le monde. Qu'on ouvre pour s'en convaincre le code criminel des Turcs, & l'on verra si du fond de la Corée jusqu'aux Dardanelles, jusqu'aux jardins du serrail, il a jamais été question d'empaler, de scier, de piler, de couper quelqu'un.

j'en atteſte tous ceux qui aſſiſtent à une exécution ; qu'on les appelle l'un après l'autre, qu'on les queſtionne, qu'on recueille les voix, & qu'ils diſent ſi des tronçons, ſi des membres ſanglans, ſi une tête pâle, ſi des chairs, ſi des entrailles pantelantes, ne leur inſpireroient pas plus d'effroi, que des gémiſſemens, des coups de roues, des coups de barre, des chemiſes de ſoufre, de la fumée, des flammes, des torches, un braſier ardent, des ſarmens, des fagots qui pétillent.

Quand un brigand, d'ailleurs, eſt convaincu, eſt condamné ; quand un prêtre l'exhorte, l'abſout, lui pardonne au nom de Dieu, lui promet le ciel, lui en ouvre pour ainſi dire les barrieres ; ce n'eſt plus le même homme, ce n'eſt plus un ſcélérat, ce n'eſt plus un échafaud, une place publique ; c'eſt un malade, c'eſt le lit, c'eſt la chambre d'un agoniſant : il eſt odieux de le faire mourir en détail, de le faire mourir par piece ; il eſt odieux de lui faire goûter, ſentir, reſpirer la mort, & de le forcer à maudire, à couvrir d'écume, de crachats, le Crucifix qu'on lui montre, qu'on lui crie de baiſer, qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeuneſſe, ni la beauté ne peuvent déſarmer, ne peuvent émouvoir les juges ;

les meres infanticides ſont pendues; on ne ſuit pas même le code de Charles-Quint, qui laiſſe la vie à la mere, ſi l'enfant meurt dans ſon ſein. On vient de pendre tout-à-l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau. Les regards de cette malheureuſe, errans ſur la foule, ſembloient chercher, appeller, attendre le pere de l'enfant. Toi, dont le beſoin, l'ennui, l'occaſion, plutôt que l'amour peut-être, allumerent les deſirs, regarde attacher, vois ſuſpendre, vois expirer ſur ce poteau, ſur ce morceau de bois, celle que tu as couverte de careſſes, preſſée dans tes bras, accablée de baiſers. Alors vingt fois, cent fois, mille fois peut-être, tu lui dis, que tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle : il falloit donc te charger du crime, il falloit donc t'acquitter, mourir, te faire pendre, dégager ta parole; c'étoit le moment.

On fouette tous les matins, on enferme pour toujours les filles ou femmes qui ſe font avorter; (1) & c'eſt Charles-Quint

---

(1) Pourquoi punir avec autant de ſévérité une femme qui fait périr ſon fruit? l'avortement ne détruit, n'anéantit rien, il décompoſe, il diſſout une maſſe de chair qui n'a ni ſentiment, ni vie, il ex-

qui a signé, qui a dicté cette loi : c'est Charles-Quint qui lui-même étouffa, enterra, dit-on, l'enfant qu'il eut d'une bouquetiere d'Oudenarde. (1)

Et Charles-Quint vouloit aussi qu'on punît de mort les femmes adulteres ; c'est dans un climat aussi brûlant que l'Espagne, dans un climat fait exprès pour l'amour qu'une pareille loi existe ! c'est dans un pays où l'enfant est homme si-tôt, où le tempérament parle si vîte, parle si haut, où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes ; où souvent une jeune personne doit par convenance, par l'ordre, pour l'intérêt de sa famille, épouser un vieillard; doit embrasser, réchauffer, ranimer, respirer l'haleine, attacher sa bouche sur la bouche d'un satyre, d'un monstre, d'un cadavre qui a de l'argent. Sophie, Sophie!

Argent, argent! tu as produit, tu nourris tous les maux, les fléaux, les crimes

---

tirpe un polype, un morceau de néant, il casse un œuf...... Non, non pourtant, *cet œuf étoit un enfant ; déja la mere étoit mere, elle est très-coupable, il faut la punir très-sévérement.*

(1) Beaucoup d'historiens disent que non : je crois qu'ils ont raison : le fameux dom Juan d'Autriche, l'un des nombreux bâtards de Charles-Quint, prouve au reste que ce prince n'étouffoit pas tous ses enfans.

de la terre : pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un seul mot, un mot suffiroit, & ce mot seroit : *argent*.

On déshabille les pourvoyeuses, on les frotte de miel, on les garnit de plumes, on les fouette, on les marque, & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le sens commun, eût eu de la religion, jamais il n'eût condamné les blasphémateurs à avoir la langue coupée : (1) Un blasphémateur n'offense personne, il blesse, outrage Dieu, assez grand, assez puissant pour punir, & qui ayant exprès pour cela, la mort à ses ordres, son arsenal tout plein d'armes, la foudre à côté de lui, n'a pas besoin de nos bras, de nos bourreaux pour le venger.

Hors *la prison des nobles*, toutes les prisons de Madrid sont des charniers, des latrines ; point de distinction, point de différence entre [illegible] prisonnier malheureux & le prisonnier scélérat. A Madrid on confond tout ; souvent le brigand incurable, dont toute la vie n'a été qu'un crime, &

---

(1) Le marquis de Vauvernagues a dit : *Ce qui n'offense point la société, n'est pas du ressort de la justice*. Cette vérité devroit être la base de tous les codes criminels.

le coquin qui commence, & le malheureux qui doit, qui n'a point d'argent, & celui qui pour régaler sa femme, ses enfans, ses amis ou sa maîtresse, a tué une perdrix ou un lapin de garenne, dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan, le boulet, la marque, la bastonnade, le cheval de bois, le fouet & les présides punissent les fautes légeres.

Les présides sont des galeres, on y condamne, on y envoie tout le monde, les officiers même. Pendant qu'ils rament, qu'ils filent ou qu'ils pêchent, leur service compte; leur tems fini, il n'y paroît plus, ils reprennent leur rang : tout dépend des conventions : chacun a sa façon de voir, chaque gouvernement fait ce qu'il lui plaît; mais à la honte d'aller aux présides, à la honte d'y porter le bonnet, l'habit, les chaînes, tout l'accoutrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir & d'aller rassasier au fond de l'eau les écrevisses de la mer Noire, & les soles du Pont-Euxin.

La justice espagnole, si indulgente pour certains délits, est inexorable pour les voleurs d'église; il vaut mieux à Madrid & dans toute l'Espagne, voler sur les grands chemins, crocheter des serrures, enfoncer des maisons, forcer les portes,

égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge, une épingle, un bracelet, un éventail, une aune de gaze, ou un flacon.

En Espagne, où la génération future doit répondre de la génération présente, où le crime d'un seul homme tache toute sa famille, toute sa postérité, où la honte est héréditaire, souvent par égard pour les familles, le roi commue la peine de mort en une prison perpétuelle.

Heureuses les contrées où le crime d'un autre n'inculpe personne, où celui qui doit rougir, rougit tout seul, où le souverain ne fait point grace!

Quelle grace! à ces malheureux, à qui on laisse la vie; qu'on leur demande quel cas ils en font; qu'on leur demande quel plaisir ils trouvent à respirer l'air qui passe par une lucarne, à voir le jour qui éclaire les voûtes, les murs, les guichets, les barreaux, la nudité, l'obscurité d'une prison, & qui leur montre les rats, les souris, la vermine qui courent dans leur cachot; qu'on leur demande s'ils craignent la mort, & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au concierge bienfaisant, qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de l'aconit, du sublimé corrosif.

Non, non, il n'eſt pas vrai que la mort ſoit une peine plus cruelle que la priſon ; non, l'anéantiſſement n'eſt point le dernier ſupplice ; mille gens diſent que ſur la roue ils aimeroient encore la vie, ils voudroient ſuſpendre le coup de grace, ils crieroient au bourreau, *attendez*, *attendez* : qu'ils aſſiſtent à une exécution, qu'ils s'approchent de l'échafaud, qu'ils entendent les hurlemens d'un homme qu'on rompt, qu'on brûle ou qu'on vient de rompre, & qu'ils jugent ſi la lumiere peut éclairer, ſi le ſoleil peut réchauffer encore le malheureux que le ſoufre étouffe, que la fumée aveugle, qui meurt de ſoif, (1) qui a les os briſés, dont le ſang coule goutte à goutte, & dont les chairs & les membres tombent par lambeaux.

Parce qu'un cadavre n'eſt bon à rien, parce que les chiens même n'en voudroient pas, on ne ceſſe d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler, qu'il faut couper les oreilles à l'image de Dieu, qu'il faut changer les hommes en bêtes, les atteler à des tombereaux, les envoyer

---

(1) Il y a quelque tems qu'on roua un homme à Barcelone : pendant deux heures trois bourreaux ſe fatiguerent à faire ſouffrir ce malheureux, & pendant deux heures, *à boire*, *à boire*, étoit ſon cri.

s'enivrer, s'empoisonner des vapeurs des mines, ou se perdre dans les déserts. Par pitié, par humanité au contraire, vuidons tous les cachots, toutes les prisons, tous les bagnes; infligeons la mort pour tous les crimes, faisons mourir sans faire de mal; massolons tous les brigands, & tout de suite, aujourd'hui plutôt que demain : (1) il vaut mieux cent fois être dans le néant, ou avec Dieu, que de traîner des chaînes, de balayer des rues, de rester vingt ans, trente ans dans le même cachot, dans la même place, ou de se promener le reste de ses jours dans des bois, des fo-

---

(1) Malgré que la jurisprudence angloise paroisse plus douce que la nôtre; malgré les soins, les égards même des juges pour les coupables, ceux-ci sont traités avec plus de cruauté réelle qu'en Espagne, qu'en France, & que par-tout ailleurs où le criminel est mis à mort, dans l'instant qu'on lui lit sa sentence. En Angleterre, au contraire, l'exécution est différée de six semaines; ainsi après lui avoir ôté l'espérance, on lui laisse la vie; pendant six semaines il a sans cesse devant les yeux les angoisses de la mort. Il semble que la loi se repaisse de cette torture de l'esprit, plus barbare que celle du corps; elle ne livre sa victime à la mort physique, qu'après avoir laissé le plus impitoyable des bourreaux (l'imagination) lui déchirer le cœur en détail, & épuiser, pour la tourmenter, ce que l'idée d'une destruction inévitable a de plus affreux.

rêts, des déserts; où souvent, à moins du plus grand hasard, on peut faire deux, trois, quatre cents lieues, sans trouver à qui parler. (1)

Mais quand tous les échos répetent les mots *bienfaisance*, *humanité*, *bien public*, *amour des hommes*; il est surprenant que personne n'ait pensé à fonder des prix pour les brigands qui quitteroient les bois pour venir demeurer en ville; jamais les loix n'oublient de punir les crimes; jamais aucune ne s'est souciée de les prévenir. On oublie que les scélérats sont presque tous célibataires; on oublie que c'est pendant la nuit que se commettent les plus grands crimes; qu'en encourageant les mariages, les forfaits seroient plus rares; une femme chérie retiendroit son mari auprès d'elle; & peut-être les noms de Ravaillac, de Damiens, de Desrues ne saliroient nos annales, si les coquins avoient aimé. (2)

---

(1) Lors de la confédération de Bar, un de mes amis fut envoyé dans les plaines de Tobolsk; je ne l'ai pas revu depuis; j'ai écrit, point de réponse; je crois mon ami perdu.

(2) A l'exception de quelques scélérats nés, pour qui le crime est un besoin, un état, une façon d'être, qu'on soit sûr qu'il y a très-peu de voleurs & d'assassins par goût & par choix: c'est la misere qui peuple les grands chemins, qui aiguise les stylets, les

PRÉDICATEURS DE PLACES.

Soir & matin, tous les jours, à toutes les heures, ſur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où, monté ſur un banc, ſur une table, ſur un tonneau, ſur une échelle, ou ſur une pierre, il prêche, il harangue, il fait pleurer, il convertit les dévots, la canaille, les déſœuvrés & les paſſans.

Quelquefois la foule eſt prodigieuſe ; tant mieux pour les filoux, tant mieux pour les catins; les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, & le ſermon finit par des vols, par des mariages, & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathêmes & de malédictions le pécheur endurci qui ne donnera rien.

On ne devineroit jamais qui a dit, qui a appris à tous ces ſaltimbanques les quolibets, les ſottiſes, les impertinences, les charades qu'ils débitent : on ne devineroit

---

poignards, les couteaux; & ſur mille malheureux qu'on étrangle peut-être par ſemaine, depuis Abo juſqu'au cap Finiſtere, les troits quarts ſe font pendre pour ne pas mourir de faim.

jamais tous les détails dans lesquels ils entrent. S'ils prêchent la passion ou la naissance de Jesus-Christ, il semble qu'ils étoient-là : ils ont tout vu, tout entendu, tout retenu ; ils donnent le signalement d'Hérode, de Ponce Pilate, de Judas, des satellites & des bourreaux ; ils font le portrait de Marie, de Magdeleine, d'Anne, de Joachim, de la sage-femme, de la nourrice : à les croire, ils ont causé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé l'enfant : à les entendre parler de la Judée, de Bethléem, de Nazareth, du Tabor, il semble que les rochers se sont fendus, que le voile du temple s'est déchiré devant eux : à les entendre enfin donner le plan, nommer tous les coins & recoins, tous les buissons du calvaire, on parieroit qu'ils s'y sont promenés, qu'ils y ont chassé, & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de places, Madrid a aussi une semaine sainte : toute la ville alors est tendue de noir, les spectacles sont fermés, les cafés sont déserts, le peuple remplit les églises ; les rues, les carrefours sont tapissés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on sorte ou qu'on se mette à la fenê-

tre, on eſt ſûr de rencontrer ou de voir paſſer des croix qu'on traîne, des madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui ſe fouettent, & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, coëffés, vêtus, déguiſés d'une maniere ſi effrayante, ſi ridicule & ſi bizarre, qu'il ſemble qu'ils s'arrangent, qu'ils s'habillent, qu'ils ſe coëffent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Auſſi long-tems que la paſſion dure, & que les miſſionnaires prêchent, grands titulados, hidalgos, médecins, avocats, hommes de loix, hommes d'épée, hommes de plume, bourgeois, porte-faix; tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde eſt triſte; les femmes ſortent à pied, ſans rouge, ſans mouches, ſans parure, ſans panaches, ſans treſſes; des voiles, des réſibles, des mantilles, des paquets de fichus, cachent ſi bien les traits, les cheveux, les hanches, les formes, les contours & les ſeins, qu'on ne ſait ſi l'on voit un homme, une femme, un ſpectre, un maſque ou un ſinge.

Mais à peine les miſſionnaires ſont hors des portes, alors les ſpectacles s'ouvrent, les cafés, les lieux publics ſe rempliſſent; les catins ſe montrent, les voiles, les mantilles diſparoiſſent, les fichus ſont renfermés,

més, les corsets, les jupons marquent les tailles, laissent voir les seins, laissent voir les pieds.

Et quel fruit en effet attendre de ces homélies, de ces sermons, de ces prônes, ce sont les hommes qui prêchent! Ce n'est pas aux hommes à prêcher; c'est aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir & de toucher : (1) sans les femmes, tout savans, tout illuminés qu'étoient les apôtres, jamais le paganisme n'eût été aboli; jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à des femmes; c'est dans leurs bras que les premiers fideles, que les premiers chrétiens, ivres d'amour, ivres de religion, ivres de foi, jurerent de croire à Jesus-Christ, jurerent de l'adorer, jurerent de mourir pour lui.

Si c'étoit aux femmes à consacrer le corps & le sang de Jesus-Christ; si c'étoit aux femmes à offrir à Dieu les offrandes,

(1) Si l'on en croit Tacite, César, Justin, &c. parmi les Germains, c'étoient les femmes qui prêchoient. Justin ajoute que l'auditoire de la jeune Bissula, dont Ausonne a chanté les graces, étoit toujours rempli; que femmes, hommes, enfans, tout le monde fondoit en larmes, & s'en alloit le cœur serré & pénétré de ce qu'il venoit d'entendre. La primitive église avoit ses diaconisses: faisons prêcher nos chanoinesses.

les oblations de ſon peuple ; ſi c'étoit à leurs pieds qu'on dût aller avouer & pleurer ſes fautes ; ſi l'on devoit reſter quelques minutes dans la contemplation, dans le recueillement, les levres collées ſur la main, dont alors on recevroit l'hoſtie, matin & ſoir, & toujours, par-tout les préaux, les jubés, les parvis, les ſanctuaires ſeroient remplis ; plus d'incrédules, plus de déiſtes, plus d'athées : & l'on eût vu Diderot à genoux.

DES FINANCES.

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans ; à chaque heure les adminiſtrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés, il y a rarement mille piaſtres en caiſſe ; ſouvent les gallions mouillent encore à la Vera-Cruz, à Panama, à Puerto-Bello, qu'ils ſont dépenſés, dus ou mis en gage ; & quelquefois le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or, (1) le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco ; (2) l'homme enfin, pour qui deux

(1) Contrée du Mexique, ainſi appellée, parce que le ſable eſt d'or, les fleuves charient de l'or, les montagnes ſont toutes d'or.

(2) Mines les plus riches de l'Amérique, ſituées ſur la cîme la plus occidentale des Cordilieres.

cents mille bras fouillent les mines, frappent des piastres ou pesent de l'or, n'a pas quand il joue, quand il perd de quoi payer payer les cartes.

Mais où passent, où restent donc, quel est le dragon, quel est l'enchanteur qui garde ces lingots, ces trésors, ces sommes immenses, ces caisses d'argent, ces tonnes d'or qui afluent perpétuellement du Pérou, du Chily, du Mexique en Espagne? Cet argent passe en France, en Hollande, en Russie, en Angleterre, se change en brasselets, en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, en vermillon, en essences, & retourne en Amérique payer les nuits, orner les seins, parfumer les cheveux, briller au cou, pendre aux oreilles, colorer les joues, les levres des négresses, des créoles, & des catins du Nouveau-Monde.

La déprédation du fisc, la pénurie des finances, au reste, n'est pas nouvelle en Espagne. L'Europe entiere a retenti, s'est ressentie de la banqueroute frauduleuse de Philippe II : on sait que Ferdinand III & Ferdinand IV ne payoient jamais, ni leur maison, ni leur armée, ni personne; que Philippe IV enfin, faisoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

MON OISEAU.

Sur ma fenêtre, j'ai un oiſeau charmant; l'eſpece n'eſt pas connue en France. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'une alouette; ſon bec eſt couleur d'amaranthe; ſa gorge, ſa tête, ſon cou & l'extrêmité de ſes aîles ſont bleu-mourant; ſes pieds ſont très-noirs, & ſes yeux couleur de feu; il chante à ravir; qu'il ſoit jour, qu'il ſoit nuit, à trois heures du matin, déja il commence à chanter; il réveille, il impatiente tous mes voiſins.

Mon oiſeau a un goût bizarre; il ſe nourrit communément de millet, de jaunes d'œuf, de biſcuit; mais il quitte tout pour les vers luiſans, pour les papillons & pour les mouches; il niche ſur du coton. Je n'ai point encore vu d'oiſeau ſi propre; il ſe baigne matin & ſoir: & tous les jours il faut nettoyer, laver ſa cage; il eſt, dit-on, très-ardent, très-conſtant en amour; il idolâtroit ſa femelle; elle vient de mourir: mon oiſeau, depuis ſa mort, ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reſte ſans ceſſe perché ſur la même place, & je crains bien, qu'il ne meure bientôt lui-même de douleur, de faim, ou d'inſomnie.

HABIT DU BOURREAU.

En Eſpagne, tous les bourreaux ſont en uniforme; ce devroit être ainſi par-tout : il ne convient pas qu'un bourreau ſoit habillé comme moi.

L'ANGELUS.

Jamais, ni la race de Jacob, ni les enfans d'Abraham, ni les deſcendans de Moïſe, ne marquerent leur ſabbat par une immobilité ſi totale, que celle qui glace les Eſpagnols auſſi-tôt que l'angelus ſonne. Le matin, l'angelus ſonne à ſix heures, & le ſoir à ſept; alors perſonne ne bouge, & tout le monde ſe tait.

COURTISANES.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents catins s'emparent des rues & des promenades de Madrid.

Teint brun, jolis pieds, petit front, cheveux noirs, grands yeux, nez de chiffon, grande bouche bien bordée, bien blanche, bien coupée, bien roſe, joli ſon de voix, vous ſéduit; vous ſuccombez; vous montez, & vous ſortez, dit-on, malade.

LEGS PIEUX.

Tout le monde ici ſe fait enterrer en habit religieux; on habille les hommes en capucins, les femmes en viſitandines, & les filles en ſœurs griſes.

Outre l'habit, on charge le mort, de reliques, de médailles, de cordons, d'agnus, de roſaires, qu'on lui attache au cou, aux bras, aux jambes, & dont on remplit ſes manches, ſon capuchon, ſes poches & ſon bonnet.

Bariolé, garrotté de reliques, de chapelets, l'Eſpagnol ne meurt point tranquille; pour mourir en paix, il faut qn'en mourant, le moribond faſſe encore des legs. Auſſi, dès l'inſtant qu'un Eſpagnol riche eſt dangereuſement malade, deux ou trois eſcouades de moines quittent leurs cellules, abandonnent le ſervice de l'autel, & accourent vîte au chevet, au pied, & dans la ruelle de ſon lit. Là, les oreilles rebattues, *d'enfer*, *de feu*, *de pénitence*, *de colere;* pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu, pour chaſſer le diable, le malheureux moribond dépenſe tout ſon bien, en meſſes, en fondations, en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels, & meurt étourdi, inondé, frotté, accablé, fatigué,

entouré de cierges, de conſeils, de prieres, de menaces, de promeſſes, de fornettes, d'huile & d'eau bénite.

Le plus ſouvent ce ne ſont pas les médecins qui le tuent. Tel Eſpagnol ne mourroit pas ſans ſes gardes, ſans leur bruit, ſans leurs cris. Une ou deux heures de repos, de ſommeil, pourroient le guérir ſouvent; mais pour ſon bien, il ne faut pas qu'il guériſſe, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure; & qu'il meure comme un ſot, comme un imbécille, comme un enfant, avec un capuchon enfoncé juſqu'aux yeux, juſqu'aux oreilles, juſqu'au menton.

Moines, ne croyez pas qu'on ſoit fâché contre vous; on vous aime, au contraire; c'eſt parce qu'on vous aime, qu'on doit vous écarter à l'avenir de nos derniers inſtans : c'eſt le cri, c'eſt le vœu général. C'eſt au nom de vingt mille ames, qui, des quatre coins des cimetieres de l'Europe, diſent toutes enſemble, que des jacobins, des franciſcains, des bernardins, &c. ont hâté leur mort; qu'il faut déſormais écarter de nos lits, ces hommes noirs, ces rabats, ces ſurplis, ces images, ces torches, ces apprêts funebres, qui conjurent, évoquent, appellent la mort, qui doublent, triplent, centuplent l'horreur

qu'elle cauſe, le mal qu'elle fait ; & qui ſouvent enfin nous font mourir de peur de mourir.

Et je ne crois donc pas en Dieu ? Quelle demande ! Et je veux donc mourir comme une bête, ſans curé, ſans confeſſeur, ſans viatique, ſans abſolution ? Non, non ; mais je veux mourir tout ſeul, je veux mourir en paix, je veux vivre auſſi long-tems que je vis ; je veux, s'il fait chaud, s'il fait beau, je veux qu'on ouvre mes rideaux, qu'on ouvre mes fenêtres. Avant d'expirer, avant de fermer les yeux pour toujours, je veux regarder encore une fois, le ciel, les arbres, les fleurs, les nuages, le ſoleil, la verdure, la vendange ou la moiſſon.

Mes parens, mes amis, mes voiſins, tous ceux qui m'aiment : je vous aime auſſi ; je vous aime encore tout mourant que je ſuis : recevez mes adieux ; je vous quitte à regret, je ne vous reverrai plus ; mais ſoyez tranquilles, je ſais où je vais : je ſerai heureux, j'en ſuis bien ſûr. Pour vous, ne croyez plus, ne croyez jamais que Dieu attende notre mort pour nous repouſſer, pour nous appeller. Depuis long-tems déja le regiſtre des œuvres eſt arrêté, les crimes, les vertus, tout eſt compté. Dieu ne voit plus, n'entend plus, n'écoute

plus,

plus, ce que promet, ce que dit, ce que fait un malade qui ne ſait ce qu'il dit. Dieu lit dans nos yeux, ſait depuis long-tems que ces ſoupirs, ces ſanglots, ces pſeaumes de pénitence, ſont des actes, ſont des pſeaumes de peur : Dieu ſait que David lui-même, quand il les fit, étoit malade, étoit ſouffrant, pouvoit à peine ſoutenir ſa plume, & qu'il trembloit en écrivant.

CAFÉ.

Je crois que Madrid eſt le lieu de la terre où l'on prend de meilleur café ; que cette boiſſon eſt délicieuſe ! plus délicieuſe cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre, la biere abrutit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle ; mais le café égaie, anime, exalte, électriſe ; le café peuple la tête d'idées, d'images ; à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.

POPULATION.

Il y a cent mille ames à Madrid. Les environs ſont déſerts : l'Eſpagne n'eſt pas peuplée ; tant mieux. La population eſt un grand mal, le monde eſt plus que com-

plet ; il y a beaucoup d'hommes de trop : il y a long-tems que je le crois, & je le croirai, tant que je verrai les hôpitaux remplis, des malheureux qui demandent de l'ouvrage, des fainéans, des valets les bras croisés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de masque, & des soldats faire l'exercice.

MANIERE DE RECEVOIR LES ÉTRANGERS.

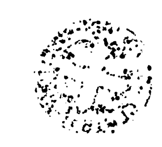
Des lettres de recommandation, & des feuilles de chêne servent également à Madrid.

L'Espagnol, le Castillan sur-tout, défiant, silencieux, rêveur, très-peu expansif, jaloux à l'excès, abhorre les sociétés bruyantes, redoute les connoissances nouvelles, & craint les étrangers comme le feu. Un voyageur chargé de lettres, doit s'attendre à quelques dîners, quelques *rafrescos ;* pendant lesquels, le maître de la maison paroît si embarrassé, si gêné, si triste, qu'il est très-possible de tomber mort à table, d'impatience & d'ennui.

L'Espagnol traite avec profusion : la semaine derniere, chez D... nous étions douze à table, on servit à peu près un quintal de viande.

Rarement les Eſpagnols adreſſent la parole à quelqu'un ; ſi on leur parle françois, ils vous rient au nez, parce qu'ils n'entendent pas ; ſi on leur parle eſpagnol, ils rient encore, parce qu'ils entendent mal.

Les domeſtiques ſervent en veſte & en papillotes ; ils ſont tous, ſi ſales, ſi laids, ſi noirs, qu'ils font peur & mal au cœur : ils ſont ſi petits, ſi trapus, ſi rabougris, qu'il ſemble que la nature n'a pas voulu les achever.



MAISONS.

Les habitans de Madrid aiment beaucoup les appartemens vaſtes. Le veſtibule, mais l'eſcalier ſur-tout, eſt, ſi l'on peut le dire, la plus belle piece de la maiſon. Le ſallon eſt meublé d'images, de carreaux, de fauteuils fort bas, de chaiſes fort baſſes, & de glaces ; le reſte de l'hôtel eſt garni de morceaux de miroirs, de lambeaux de tapiſſeries, de ſouricieres & de toiles d'araignées.

En général, quelque riche que ſoit un Eſpagnol, il n'y a jamais qu'un lit dans ſa maiſon ; & ce lit encore eſt un lit titulaire, un lit de parade, ſi on peut le dire, où perſonne ne couche. Monſieur couche

ſur un grabat; madame couche ſur le même, ou ſur un autre; les enfans dorment ſur des nattes, les domeſtiques par terre; l'été dans la cour, l'hiver à l'écurie. Les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles.

HERMITES.

L'Eſpagne eſt inondée d'hermites : ce ſont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, ſans être aſſujettis à aucune eſpece de regle, font le vœu ſolemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra. On reconnoît ces vagabonds à une barbe très-longue, à un uniforme de bure, à un chapelet énorme, & enfin à une madone de bois ou de plâtre qu'ils offrent à baiſer à tous les voyageurs & à tous les paſſans.

Ces hermites entourent les auberges : les plus timides reſtent dans la cour, ſur l'eſcalier ; les autres montent dans les chambres. Ce matin, j'en avois trois à ma porte. Pourquoi ne pas forcer ces drôles à reſter chez eux, & à s'y occuper pour éviter l'ennui ?

RENDEZ-VOUS.

C'eſt ſur les bords du Manzaranès, au

Prado, à la porte d'Atocha, c'eſt ailleurs; que les habitans de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtreſſes : pendant le jour, c'eſt dans les temples. Souvent c'eſt dans les confeſſionnaux, dans les chaires, c'eſt ſur des marches qu'on vient de baiſer, où l'empreinte des levres paroît encore, que bientôt oubliant Dieu, la Vierge, les ſaints, les anges & l'univers entier, vingt à trente couples d'amans s'embraſſent, ſe preſſent, ſe compriment au pied du maître-autel.

Que ceux qui propoſent de compter déſormais l'amour & la jouiſſance au nombre des ſacremens; que ceux qui ſoutiennent qu'il n'eſt point d'harmonie plus digne de l'Eternel; qu'il n'eſt point de ſpectacle plus digne de ſes regards, que le bruit des ſoupirs, le bruit des baiſers, les étreintes, les commotions, les convulſions, la criſe, l'agonie de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, de jeunes gens qui, conduits par l'inſtinct, par une ſorte d'inſpiration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu, & croient lutter avec lui, ſi l'on oſoit le dire, de bonheur, de grandeur & de puiſſance.

J'entends crier, des quatre parties du monde, *impiété*, *ſacrilege*, *attentat*. Pourquoi crier? Je ne ſuis point un impie. Tou-

jours j'ai cru, je crois encore, que les myſteres, que les careſſes de l'amour ne peuvent profaner un temple: le Très-Haut préſide lui-même à ces careſſes; peut-être & ſans doute, par cette extaſe incompréhenſible, par ce délire ſacré, par cet évanouiſſement divin, durant lequel, Dieu, l'homme & la femme ſont anéantis, ſont attachés, ſont confondus, ſont abymés enſemble; Dieu a voulu nous révéler, nous expliquer, nous faire comprendre le myſtere de la ſainte Trinité.

Et nous attendons les ténebres, nous évitons tous les regards, nous nous cachons derriere la nuit! Dieu nous donna pourtant l'exemple du contraire: il étoit midi, quand il fit l'homme; tous les anges étoient là. Si Dieu eût voulu nous créer dans les ténebres, & ſans témoins, il étoit le maître; il eût changé le plan de la création; il eût fait l'homme avant la lumiere, afin d'avoir alors, le cahos pour ſe cacher.

DES IMPOTS.

Rien de plus multiplié, de plus exhorbitant, de plus mal aſſis, que les impôts qu'on paie en Eſpagne: rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la maniere dont on les per-

çoit. Depuis long-tems on tache d'y remédier ; c'eſt en vain : les projets qui naiſſent en foule, reſtent tous ſans exécution.

TABAC D'ESPAGNE.

Ici, on deſire du tabac de France ; pour s'en procurer, on s'expoſe à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Eſpagne ; tel eſt l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il ſoit, il eſt pur du moins ; & le tabac d'Eſpagne ne doit ſa ténuité & ſa couleur qu'au rubricata, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie, avec le cerveau, n'eſt pas encore bien démontrée.

DES SPECTACLES.

Madrid a deux ſalles de ſpectacles, qui n'offrent dans toutes leurs parties, que des édifices meſquins, dont les dégagemens ſont en ſi petit nombre & ſi étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour ſortir.

Hors quelques pieces de Calderon, de Lopez, de Moreto, de Solis, & quelques tragédies de Voltaire, de Racine, tradui-

tes en Espagnol, on ne représente que des farces.

Le spectacle dure ordinairement trois heures, pendant lesquelles Lopez, Calderon & autres, font faire aux comédiens le tour du monde, souvent même, le globe est trop petit ; les actrices & les acteurs, alors, partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramenent des saints, des diables, des apôtres, & reviennent avec eux, danser, chanter, rire, pleurer, se battre, & finir la piece (1).

Les entr'actes sont égayés par des tonadillas, charges assez plaisantes & fort lubriques : ce sont à tous momens, des baisers pris, savourés, avec une volupté singuliere.

Les actrices sont très-jolies.

On est assis au parterre ; on y cause comme dans la rue : on y vole les montres.

Les prêtres, les moines, les hermites, les religieuses vont au spectacle ; & quelquefois dans la même loge, on voit des cocardes, des capuchons, un bandeau, une gorge nue, une tête rase, un plumet, une guimpe, des chapeaux ronds, des

---

(1) Dans Saint-Amaro, tragédie de je ne sais qui, la scene se passe successivement en Suisse, en Chine, à Geneve, au Pérou, en enfer, dans le paradis; enfin, où des anges emportent le roi.

chapeaux plats, & des chapeaux de fleurs.

Aucun coſtume quelconque ; les comédiens ſont ſur le théatre comme chez eux. Souvent Tancrede eſt en veſte, Oroſmane en redingote, Zaïre en bonnet de nuit, Bajazet n'a point de turban. Le magaſin ne fournit rien, excepté les perruques, les gants, les bottes fortes, les mouſtaches & les manteaux.

Il y a très-peu d'actrices, des hommes rempliſſent quelquefois les rôles de femmes. Souvent une heure ſe paſſe avant que la toile ſe leve, parce que la duegne, la reine, le ſoubrette, ou l'amoureuſe n'a pas encore la barbe faite.

Le parterre & les loges ſont inexorables ; on ſiffle à tout rompre. La garde menace, crie, frappe en vain ; quelquefois, laſſe de crier, de frapper, elle ſiffle comme les autres. Hier, depuis le commencement de la piece juſqu'à la fin, tous les acteurs furent ſifflés, hors un ſeul, fort mauvais pourtant, mais fort vieux, que ſûrement on ne ſiffla point, par attention pour ſon âge.

Les comédiens eſpagnols peuvent jurer, témoigner en juſtice ; ils peuvent aller au ſermon, entendre la meſſe, faire leur pâque, ſi cela leur plaît : rien ne les diſtingue pendant leur vie ; rien ne les flétrit quand ils ſont morts. Trés-libre à Dieu

d'exercer ſur leur ame, ſes jugemens & ſes vengeances; les Eſpagnols, en attendant, n'ont pas la cruauté ſtupide (1), de refuſer à des cendres, qui ne ſentent rien, qui ne voient rien, coupables de rien, des meſſes, une pierre, une foſſe, une croix & quelques gouttes d'eau.

AUTO-DA-FÉS.

Depuis un ſiecle, les auto-da-fés ſont aſſez rares; quelquefois ſeulement, pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne ſe rouillent pas, pour faire plaiſir à Dieu, pour lui faire reſpirer l'odeur d'un ſachet de fumée, pour obtenir du ciel, de la pluie, du beau tems, de bonnes olives & du bon vin, les Eſpagnols brûlent quelques ſorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville, une femme jeune & belle, accuſée de ſavoir l'avenir par cœur, & convaincue, tantôt d'aller au ſabbat, tantôt d'attendre dans ſon lit, Aſmodée, Belſebuth, Zabulon, Aſtaroth & Lucifer, qui tour-à-tour, ſou-

(1) En Angleterre on fait beaucoup mieux encore; dans le même tems à peu près que nous traînions à la voirie, les reſtes inanimés de la belle Lecouvreur, les Anglois portoient à Weſtminſter, & enterroient Mademoiſelle Ofield, entre Charles II & Malboroug.

poient, couchoient, montoient chez elle, à un ſignal convenu.

Il y a vingt jours, qu'un tailleur auſſi ſorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivieres. Je ne parle pas du comte Olavidès, trop de gens en ont parlé.

C'eſt preſque toujours le premier de l'an, que l'inquiſition choiſit pour faire exécuter ſes jugemens : il ſemble que le ſaint office garde cela à Dieu pour étrennes.

C'eſt dans l'égliſe des dominicains, où l'on lit au criminel ſon procès & ſa ſentence : c'eſt à l'iſſue d'un ſermon qu'on le traîne ſur la grande place, pour entendre la meſſe, pour communier & pour être brûlé. On dreſſe à cet effet, un échaffaud, un autel & un bûcher. *Ite miſſa eſt*, ſert de ſignal pour jeter le malheureux dans le feu. On aſperge le bûcher, l'autel, le patient, la foule ; on chante *le miſerere* ; & à chaque verſet, le bourreau arrange, remue, retourne le cadavre & les tiſons.

CE MATIN.

Comme les environs de Madrid ſont beaux! Je ſuis debout depuis quatre heures: déja j'ai fait deux lieues dans les rues, aux promenades, hors des portes. Le matin,

que la nature eſt belle, ſur-tout quand il a plu la veille! Il a beaucoup plu hier. Nous ſommes au mois de juin. Avec quelle volupté, quelle lubricité, j'ai reſpiré la fraîcheur, j'ai regardé l'herbe, j'ai regardé les arbres, j'ai écouté les oiſeaux, j'ai ſenti l'odeur délicieuſe du foin coupé! Voilà les vraies, voilà les ſeules jouiſſances, elles ſont à nous, dépendent de nous; nous ne les voyons pas, nous n'en voulons pas, parce qu'elles ne coûtent pas.

LÉGENDE.

La légende eſpagnole fourmille de ſaints, qu'aucun pays ne fête, ne connoît.

Si l'on en croit le plus grand nombre des habitans de Madrid, tous ont un ſaint dans leur famille; & je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur ineſtimable, d'être, ou meres, ou ſœurs, ou nieces, ou veuves d'un ſaint.

On vient de canoniſer un moine Hiéronimite, qui pendant cinquante ans, qu'il eſt reſté dans l'ordre, n'eſt jamais ſorti de ſa cellule, n'a jamais parlé, jamais ri, jamais lavé ſes mains, jamais coupé ſes ongles; & cela pour plaire à Dieu, pour faire ſa cour aux ſaintes, & pour montrer aux anges, des mains ſales & des ongles longs comme mon doigt.

Benoît XIV répétoit sans cesse : *qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant la porte du ciel.* Rien dans le monde cependant ne coûte si cher qu'une canonisation; tout cet argent passe à Rome, reste à Rome, & c'est pour le pape ou pour les siens ; j'en suis sûr.

Soyez honnêtes gens, mais ne vous avisez jamais de devenir saints, disoit souvent à ses enfans, un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Borromée : *C'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille; c'est sa fureur de faire des miracles, qui vous réduit à l'aumône.*

Au reste, depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis ; depuis que la manie de courir la Terre-Sainte est passée, le ciel est désert ; mille fauteuils de saints resteroient à prendre, s'ils n'étoient pris, par quelques imbécilles, quelques fous, riches, dévots, silencieux & mal-propres.

Voilà les gens qu'on nous propose pour modeles ; c'est là les gens qu'il faut fêter, qu'il faut prier, qu'il faut invoquer. Car depuis que l'on canonise pour de l'argent, qu'on me cite pour saint, un homme de bien, un homme de bonne compagnie, un homme enfin que j'aurois voulu voir.

LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

Ce monaſtere de filles, qui autrefois ſervoit de ſerrail aux rois, aux infans, aux grands d'Eſpagne, eſt encore fameux, par les intrigues amoureuſes de ces épouſes de Dieu, qui, très-ſouvent, dit-on, font des enfans, qui ne ſont pas de lui.

DES VIVRES.

Les vivres ne ſont pas très-chers ici: quatre perſonnes peuvent aiſément ſe nourrir avec ſept francs par ſemaine.

Le mouton frais ou ſalé, bouilli avec des pois, des feves & des oignons, eſt la nourriture ordinaire du peuple.

Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuſe mille fois, que tout l'or du Nouveau monde, ſoit célebre à jamais, délicieuſe, abondante & ſalutaire racine! Pomme de terre, multiplie, crois, germe par-tout, ſois par-tout un ſigne ſacré, un ſigne viſible, qu'il exiſte un Dieu, qui du haut du ciel, veille à ce que tout le monde trouve ici-bas de quoi manger.

GARNISON DE MADRID, TROUPES ESPAGNOLES.

La garniſon de Madrid, doublée depuis la derniere révolte (1), conſiſte maintenant en dix mille hommes.

Le ſoldat eſpagnol, qui a huit ſous par jour, eſt en général ſi ſale, ſes armes ſont ſi mal en ordre, il eſt ſi ſobre, il vit ſi mal, qu'on ne devine pas ce qu'il peut faire de ſon argent.

Des habits beaucoup trop courts, déchirés, remplis de taches, des cheveux ſans poudre, d'autres poudrés, des cadenettes mal faites, des queues inégales, des catogans inégaux, ôtent aux régimens tout le charme du coup-d'œil.

Le ſoldat eſpagnol paſſe pour ſupporter ſans murmure & très-long-tems, le chaud, le froid, la fatigue & la faim: il a la réputation en outre, de ſoutenir parfaitement le premier choc: mais auſſitôt qu'il voit ſon ſang couler, que ſon camarade tombe mort; alors, dit-on, il perd la tête, il quitte ſes rangs & prie. Voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de

(1) Le peuple ſe révolta, parce que le roi aimoit la marquiſe de Squilace.

Ramillies, en Lombardie, dans le Milanez, en Hollande, dans le Parmesan, &c.

Chaque régiment a sa musique; il ne seroit pas aisé néanmoins de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui sonne juste, un hautbois qui joue en cadence. Les Espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou mauvaise musique, sur le sort des armes (1); ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des tambours & des fiffres sans oreille ont coûté la vie; ils ne savent point, que si le roi de

(1) Jamais les Anglo-Américains n'eussent remporté l'honneur des journées *de Germain-Stown*, *de Brindiwine*, *de Wrentow*, sans leur excellente musique.

Si lors du siege d'Argos, Démétrius avoit eu de bons trompettes dans son armée, Argos eût été prise, les Argiens vaincus, leurs murs renversés, leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Geneve que des musiciens d'accord.

Enfin si le capitaine général...... avoit fait jouer des fanfares devant le port d'Alger, peut-être n'auroit-il pas été obligé de se rembarquer, peut-être son nom ne seroit pas en horreur en Espagne; peut-être son effigie n'auroit pas été traînée dans tous les ruisseaux, brûlée dans tous les carrefours de Saragosse & de Barcelone.

Prusse

Prusse a dû une partie de ses succès, à son activité, à ses talens militaires, à ses marches rapides & couvertes, à ses généraux (1), au choix heureux de ses campemens ; il doit les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgaw, à ses trompettes, à ses fanfares, à ses clairons, à sa musique allemande, dont les sons, dont les accens, pleins, nourris, nerveux, hardis, vraiment guerriers, vont chercher l'ame, la pénetrent, la remuent, l'enivrent, l'embrasent & la disposent à s'en aller, à nous quitter sans nous regretter.

Le soldat espagnol déserte rarement : outre qu'il aime sa religion, sa patrie, qu'il est fait à son climat, il sait qu'aucune puissance ne le paieroit mieux, & même aussi-bien.

La discipline prussienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de sabre & de coups de bâton.

Si tu bouges, je te fends en deux, disoit, il y a quelques jours, un sergent à un soldat qui bougeoit : je l'ai entendu. Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel est ap-

(1) Sur-tout à son frere Henri.

pointé de garde ; peut-être vaudroit-il mieux qu'on le privât de l'honneur de la monter ; le ſervice ceſſant d'être une peine, une corvée, pût être regardé déſormais comme une récompenſe.

Les paſſe-droits ſont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté, aux talens, aux cicatrices.

En Eſpagne, point de colonels-enfans, qui diſent, ailleurs : *mon régiment* ; comme s'ils achetoient *leur régiment*, à Angole, à la côte d'Or, ou à Congo, pendant la foire des negres.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres : & pourtant en Eſpagne, comme par-tout, on ne veut pas que le ſoldat ſe marie. Moi, je n'y entends rien ; qu'un homme de l'art en décide ; mais il paroît qu'un régiment ne devroit jamais changer de garniſon : il paroît qu'on devroit changer la deſtination des caſernes, & faire marier chaque ſoldat, avec la femme, la fille ou la ſervante de la maiſon, où ſon billet l'envoie loger.

Qu'on ne croie point que les plaiſirs de l'amour ôtent les forces, énervent le courage ; (1) qu'on ne croie pas, qu'il n'y ait

(1) Les Lacédémoniens étoient dans l'uſage de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens

nulle convenance entre des panaches & des fuſeaux, entre des jupes & des cocardes, entre des ſabres & des cornettes, entre des fuſils & des rubans. Qu'on ne croie plus, que le bruit des armes, les cris des enfans, les chanſons des nourrices, les noms *de Lolo*, *de Bubu*, *de Prêt-à-Boire*, *de Sans-Quartier* s'accorderoient mal. Les trois cents Thébains qui ſuivirent Léonidas aux Thermopyles, avoient chacun, femme & enfans. Tous les Spartiates, tous les Grecs, tous les Romains, tous les Turcs qui combattirent à Marathon, à Salamine, à Leutres, à Pharſale, à Lépanthe, étoient mariés, ou fiancés, ou promis, ou amoureux, ou prêts à l'être.

On pend ici tout ſoldat qui s'endort en faction. L'homme éveillé qui a fait cette loi, ne ſavoit pas, ſans doute, que le ſommeil eſt le beſoin le plus impérieux; que le ſommeil eſt auſſi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de ſon cœur, & la circulation de ſon ſang.

Ailleurs, auſſi, on ne s'endort point impunément. Pendant les grands froids de

---

qu'on appelloit Τῶν ἐρωμένων στῖφος (*la bande amoureuſe*) c'étoit toujours ces jeunes gens qui engageoient le combat, & qui reſtoient les derniers ſur le champ de bataille.

l'année derniere, un grenadier s'endormit dans sa guérite; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

LE PRADO.

Le Prado est une promenade publique ornée d'allées, de fontaines. L'habitant de Madrid passe pour être gai; moi, je le crois triste. Hier avant souper, je me promenai au Prado pendant deux heures; j'étois au milieu de six mille ames, & je n'entendis pas le plus petit éclat de rire.

CACHOTS.

Outre que les cachots en Espagne sont beaucoup plus obscurs, beaucoup moins grands que les nôtres, on y attache si bien ceux qu'on y jette, qu'absolument ils ne peuvent remuer. Dans les prisons criminelles de Madrid, j'ai vu trois contrebandiers, ainsi garrottés; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces malheureux sont-ils encore immobiles dans la place, dans la posture où je les trouvai.

HOPITAL DES FOUS.

Il y a beaucoup de fous à Madrid. L'a-

mour, la religion, & la chaleur du climat tournent la tête aux Eſpagnols.

La folie eſpagnole eſt une folie tranquille : ſur cent fous à-peu-près enfermés aux petites maiſons, trois ſeulement ſont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre de folie extraordinaire, il a pris ſon nom en horreur. La premiere fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel teignent ſon viſage tour-à-tour & dans l'inſtant : ſi l'on continue à l'appeller, il grince des dents, écume, roule les yeux, mord ſes barreaux, ſe jette par terre en pouſſant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu à peu ; il pleure, il paroît étonné, confus de ſon état, de ſa fureur ; il va ſe coucher, il s'endort : il eſt à ſon réveil auſſi ſage que ceux qui le gardent. (1)

Perſonne encore n'a penſé à aller tranſcrire, à faire un recueil de ce que l'ennui & les momens de raiſon ont pu faire crayonner à un fou ſur les murs de ſa loge. Dans ces cerveaux autrement pétris, autre-

(1) C'eſt du concierge de qui je tiens ces détails: je n'ai pas été tenté, l'idée ſeulement ne m'eſt pas venue de tourmenter ce malheureux, en l'appéllant Juan Hérédia : c'eſt ſon nom.

ment organisés que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, hardies, extraordinaires, des extravagances sublimes; on pourroit grossir le volume, de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélérat, l'incertitude de son sort, l'image de la mort, les instrumens de son supplice, l'enfer qu'il craint, & le ciel qu'il espere, pourroient électriser, allumer sa tête, & lui fournir des idées que n'auroient pas un génie.

Cette proposition paroîtra bizarre, n'importe : qu'on essaie, qu'on commence le recueil, & peut-être verra-t-on quelque jour, un cours de raison, de probité, de sagesse, de morale, sortir des cachots & des petites-maisons.

DES RUES.

Toutes les rues de Madrid sont larges, bien percées, bien alignées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir, pavé de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carrosses, la manie d'avoir équipage, est à proportion gardée tout aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris; mais graces aux trottoirs, qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.

FAUTES PERSONNELLES.

Un homme très-bien né ſort de chez moi : il m'a demandé ſi je voulois l'emmener, le prendre pour laquais : il faut qu'il s'expatrie, dit-il, il faut qu'il ſerve, parce que ſon oncle, négociant à Buénos-Aires, vient d'y être pendu.

On a dit cent mille fois, *les fautes devroient être perſonnelles* ; on le répétera cent mille autres fois, & jamais le préjugé ne pourra être anéanti. N'y auroit-il pas un tempérament à prendre ?

Si la juſtice n'a pas aſſez d'une victime ; ſi les hommes veulent éternellement ſe laiſſer brider par le préjugé ; s'ils veulent conſtamment ſe traîner, ramper, s'endormir aux pieds de l'opinion ; ne ſeroit-il pas plus naturel, & même plus juſte, que la honte eût un effet rétroactif ; & qu'au lieu d'aller tacher, d'aller punir nos deſcendans, elle remontât à nos ancêtres ? C'eſt le ſang de nos peres qui coulent dans nos veines ; ce ſang, pour ainſi dire, eſt complice de nos crimes ; & la poſtérité, qui n'étoit pas, n'y peut rien, n'a rien fait, n'eſt point coupable ; il eſt injuſte de la déſhonorer, de la châtier ; il eſt injuſte de verſer & de perpétuer ſur elle, la honte

& l'opprobre, qu'elle n'a point mérités.

Mais où avons-nous pris cette façon de penser ? Dans quel code, à quelle page avons-nous lu : *il faut que la honte ſoit héréditaire?* Quelle eſt la nation qui a fait comme nous ?

Chez les Romains, chez les Germains, chez les Sarmates, chez les Vandales, chez les Lombards ; parmi ces nations belliqueuſes, tout finiſſoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne ; & du haut du Capitole, tous ceux qu'on jettoit dans le Tibre ; tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache ſur le front de ceux qui leur tenoient par les liens du ſang. Et ce préjugé du ſang eût été pardonnable chez les Romains, qui avoient le tribunal domeſtique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux peres, dire aux familles : de quoi vous plaignez-vous ? Vous aviez le droit de juger, de punir, de châtier vos membres ; on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Les Anglois, nos voiſins, n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre, où les fautes ſont perſonnelles ; en Angleterre où le lord maire, & le vice-roi d'Irlande auroient épouſé, ſans répugnance, les nieces de Malagrida ; en Angleterre, où j'aurois pu dire ſans baiſſer les yeux : *Cartouche*

touche est mon beau-pere, où j'aurois pu offrir mon bras à la fille de Pugatschew : souvent le même char traîne à Tyburn, à l'échafaud, un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur ; & le lendemain à Windsor, à la bourse, à Drurylane, au club, au cabaret, on embrasse, on félicite les parens du coupable, de qui le supplice, va rendre les amis, les concitoyens plus sages.

Dans tous les pays du monde, en effet, ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin ? Que pourroient-ils répondre, si on leur disoit : *félicitez-vous, au contraire, votre parent vient de se rendre utile en se faisant pendre : son supplice est un conseil, une leçon ; sans cela peut-être, il n'eût jamais servi à rien ; sans cela, il eût été inutile qu'il vînt au monde ; son supplice excuse sa vie, & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*

DE LA VIERGE.

Chaque Espagnol regarde la Vierge, comme une parente, une amie, une maîtresse toute puissante ; toujours prête à l'écouter, toujours prête à l'exaucer, toujours occupée de son bonheur. Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bou-

che, eſt mêlé à tous les complimens, à tous les ſouhaits, à toutes les demandes. En écrivant, en parlant, en citant, en racontant, c'eſt toujours la Vierge, qu'on prend pour garant, pour témoin, pour caution. C'eſt au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille, trompe ſon mari, aime ſon amant, reçoit une lettre, fait la réponſe, donne de ſes cheveux, envoie ſon portrait, accorde un rendez-vous; & c'eſt vers la Vierge enfin, que s'échappe toujours le premier ſoupir & le premier cri.

Le portrait, la gravure, la ſilhouette de Marie, eſt dans tous les coins, dans toutes les rues, ſur toutes les places, dans toutes les maiſons de Madrid : elle eſt par-tout. Il eſt inoui, la conſommation de feuilles, de fleurs, de lilas, d'épines fleuries, de taffetas, de pompons, qu'on fait ici pour parer, pour mettre à l'abri, pour fleurir, pour couronner la Vierge; il eſt inoui, la quantité de mains occupées ſans relâche, à monter ſes bonnets, garnir ſes jupons, peindre ſes rubans, broder ſes manchettes.

FORCES MARITIMES.

La marine eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux du premier rang, en quarante & un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſ-

pagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goaletes, ſept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, ſept paquet-bots.

Cette marine, comme on le voit, n'eſt pas ſi formidable qu'on l'a pu croire: & les Eſpagnols ont tort.

Ils n'ont d'autre exiſtence que par la mer & ſur la mer; ils poſſedent en Amérique ſept mille lieues de côtes; ils ont en Aſie des poſſeſſions immenſes: il faut les garder, il faut les protéger; cent quarante-quatre bâtimens ne peuvent pas ſuffire.

La paix eſt faite. Toutes les puiſſances paroiſſent contentes, paroiſſent tranquilles; & l'Europe eſt néanmoins dans un moment de criſe, dans un état violent, qui doit produire des traités, des alliances, des arrangemens, des échanges, des arrondiſſemens & des conquêtes.

Je ne ſais; mais ſûrement, ce n'eſt point pour ſe promener, pour prendre l'air, pour voir le pape, les cardinaux, Naples, Portici, les laves du Véſuve, que Joſeph voyage. Ce n'eſt point en vain, que les ports de Cherſon, de Théodoſia, de Sébaſtapolis ſe rempliſſent de bâtimens; & ſi je ne me trompe, avant quatre ans, Saint-Pierre de Rome, Sainte Sophie, le ſerrail, le château Saint-Ange, les Darda-

nelles feront pour jamais démolies, & la face de l'Europe entiere fera changée par un homme & par une femme.

Attendons, nous verrons. Il eft plus aifé de raconter les exploits de Jofeph & de Catherine, qu'il n'eft facile de les prédire.

ÉDITS DU CONSEIL. ORDONNANCES DE LA POLICE.

C'eft au bruit du tambour, & c'eft le bourreau qui publie ici les ordonnances & les édits. Cet ufage paroît fingulier : j'ai cherché à en pénétrer la caufe, je n'ai pas pu la deviner ; je l'ai demandée, on n'a pu me le dire. Quelle fanction, quel poids peut conferver un édit quelconque, après avoir paffé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infame (1) ?

A propos d'infamie, à propos de bourreau, cet homme doit-il être avili ? Oui. Par-tout le bourreau, fa femme & fes enfans doivent faire une claffe à part ; mais comme l'infamie eft par-tout une peine réelle ; comme il eft injufte d'ifoler, de

---

(1) A Athenes toutes les loix fe publioient au fon du ciftre ; cela valoit mieux : le ciftre commandoit l'attention, préparoit les efprits à l'obéiffance ; & peut-être auffi aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

punir un homme, qui très-souvent pense mieux, vaut mieux que la plupart des gens qui le fuient, le méprisent, & rougiroient de causer avec lui: la fonction de bourreau devroit être remplie par un scélérat, à qui on laisseroit la vie, qui bien logé, bien nourri, & condamné à une prison perpétuelle, en sortiroit seulement pour les exécutions.

On dira que le métier de bourreau n'est point aisé; on dira vrai: mais qu'on massole pour tous les crimes, alors ce métier sera très-facile: il ne faudra plus, ni apprentissage, ni coup d'essai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu sera assez savant.

LE FANDANGO.

Jamais, ni ces pyrriques voluptueuses, tant courues des Romains, ni ces pantomimes dont parle Homère, ni ces danses des Saliens, tant célébrées par Denis d'Halicarnasse, n'approcherent sûrement *du fandango* (1). Je parie que l'anachorete qui

(1) Le fandango est très-ancien: il est vraisemblable que les Romains le connurent, puisqu'on lit dans une lettre de Pline à un de ses amis: *Venez ce soir, nous souperons ensemble, vous ferez bonne chere, nous aurons des chanteuses, & je vous procurerai le divertissement d'une danse espagnole.*

mange le plus de laitues, qui prie le plus, qui jeûne le plus, qui ſe fouette le plus, ne voit pas danſer le *fandango*, ſans ſoupirer, ſans deſirer, ſans être ému, ſans maudire ſon cilice, ſa diſcipline, ſon bréviaire & ſon régime, mais il faut que le fandango ſoit bien danſé; il faut que *Julie Formalaguèz* le danſe. Alors la tête, les bras, les pieds, tout le corps ſemble ſe mouvoir ſeulement pour exciter l'étonnement, l'admiration, la volupté; alors mon anachorete n'y tiendra plus, n'y ſera plus, perdra la tête; il palpitera, deſirera, regrettera le monde, donnera au diable ſes laitues, ſon habit de bure, & ſes ſandales.

LANGUE ESPAGNOLE.

Je puis me tromper; je crois pourtant, & j'aſſurerois que l'eſpagnol eſt la plus belle langue qu'on parle ſur le globe.

Charles-Quint diſoit: *l'eſpagnol eſt la langue des dieux*, il avoit raiſon. Cette langue ſûrement vient du ciel; c'eſt la langue maternelle des anges; c'eſt la langue favorite de Dieu. On reconnoît ſa ſource divine à ſa douceur, à ſes images, à ſes finales harmonieuſes & ſonores.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toſcane, d'une Bolonoiſe,

d'une Romaine ; il faut entendre parler une Eſpagnole ; pour peu qu'on l'aime, qu'on en ſoit aimé, qu'elle ſoit jolie ; tous les mots qu'elle prononce, laiſſent dans l'oreille un ſon ſi doux, ſi nouveau, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle, quand elle ne parle plus, & l'on regrette qu'un ſon ſi beau ſe perde dans l'air.

DE LA SIESTE OU MÉRIDIENNE.

Depuis une heure juſqu'à trois, les rues de Madrid ſont déſertes. Les marchands ferment leurs boutiques, les artiſans quittent l'ouvrage, & tout le monde va ſe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaſſe en ſortant de table ; quand il pleut, il ſe couche & dort, entouré de ſes gardes qui dorment auſſi.

De tems immémorial, la ſieſte eſt de mode en Eſpagne ; toujours les Eſpagnols ont été les plus grands dormeurs du monde. La chaleur du climat n'en eſt pas cauſe, n'y entre pour rien. En Afrique, dans la Caffrerie, ſous les tropiques, ſur les côtes de la mer Vermeille, près l'embouchure du fleuve Miſſiſſipi, en Gorée, il fait aſſurément huit fois plus chaud qu'à Madrid, & les Caffres, les Topinamboux, les Eſquimaux, les Patagons, & les Ne-

gres, brûlés de la zone Torride, dorment communément très-peu. Mais ce ſont les médecins qui recommandent expreſſément la méridienne; ce ſont eux qui diſent aux Eſpagnols : *dormez ſouvent*, *dormez long-tems ;* ce ſont eux qui ſoutiennent que le ſommeil, que la ſieſte broie la pâte alimentaire, hâte la digeſtion (1); que Galien, qu'Hypocrate ſe couchoient en ſortant de table; & qu'après dîner, Eſculape lui-même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate, Galien dormoient ou ne dormoient point, je n'en ſais rien, & peu m'importe. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'uſage de la ſieſte eſt fort ancien, c'eſt qu'Auguſte faiſoit la méridienne; mais Auguſte dînoit tard, tenoit table long-

(1) Becquet & Spalanzani ne ſont pas de cet avis-là; mais Boerhaave aſſure que le ſommeil eſt un remede infaillible, un remede univerſel. Boerhaave pourroit avoir raiſon; mais comment adminiſtrer ſon remede à un malade dévoré par une fievre brûlante, déchiré par un bézoard, ou tourmenté par une rage de dents? Pour guérir, il faut dormir, dit Boerhaave; qui ſouffre, ne dort point, ne guérit pas; or, Boerhaave ſe trompe. Dormons très-peu, vivons toute notre vie, & pendant ſoixante ans que nous avons à vivre, ne ſoyons pas morts, ne ſoyons pas des cadavres pendant trente ans.

tems (1), s'enivroit tous les jours (2); & au deſſert, incapable abſolument d'articuler un ſon, incapable de diſtinguer les plats, ſon aſſiette, ſon couteau, ſon verre, Auguſte avoit raiſon d'aller ſe coucher.

Mais les Eſpagnols qui dînent à midi, qui mangent beaucoup, mangent vîte, ne mâchent point, boivent peu, feroient très-bien de ſe promener en ſortant de table.

LE ROI.

Le roi eſt adoré; c'eſt à cauſe de cela,

---

(1) Après Claude & Vitellius qui moururent tous les deux de réplétion, aucun empereur ne mangea plus qu'Auguſte; à dîner, il avoit toujours cent plats; il mangeoit de tout: prodigalité d'autant plus révoltante, que pendant la moitié de ſon regne, la famine déſola Rome. Auſſi le peuple mutiné diſoit tout haut, dans les places, dans les rues, dans les bains publics de Rome: *Hier au ſoir Auguſte avoit à ſouper des paons, des roſſignols, des grives, des grues de Malte, des huîtres du lac Lucrin, des ſangliers à la troyenne, & nous, nous n'avons pas de pain.* Auguſte n'ignoroit pas tous ces bruits, toutes ces clameurs, & il en rioit.

(2) Si l'on en croit les différentes camées d'Epitincanus l'athénien, d'Apolonius, d'Arthemon de Rhodes, Auguſte devoit être également ivre de vin & d'amour, puiſqu'il dînoit toujours avec des filles charmantes, que ſa mere, que Virgile, qu'Horace, que le ſage Mécene lui-même raſſembloient de tous côtés.

ſûrement, qu'il ſe porte ſi bien. Rien n'eſt ſi ſain que d'être aimé.

CIMETIERES.

En parcourant les environs de Madrid, j'ai vu dans différens villages, des cimetieres qui m'ont beaucoup plu; un entr'autres.

Ce cimetiere tient à l'égliſe; il eſt ſur une petite éminence; il eſt entouré d'une claire-voie; c'eſt un quarré parfait; un ruiſſeau coule dans le milieu; le ſol eſt couvert de violettes, de jaſmins, de roſes & autres fleurs qui croiſſent ſans culture. On y a planté quelques pommiers, des millions de moineaux (1) ſont perchés ſur les branches; les pommes ſont excellentes. Les arbres, le ruiſſeau, l'ombre, les fleurs, tout rappelle ces beaux lieux, ces champs fortunés, où, ſelon les anciens, les ames vertueuſes doivent aller paſſer l'éternité.

Si jamais je m'établis en Eſpagne, c'eſt pour y mourir, c'eſt pour être enterré dans un cimetiere de village aux environs de Ma-

(1) Pluſieurs chymiſtes aſſurent qu'il s'exhale des cimetieres une quantité d'alkali volatil, mortel aux oiſeaux; il paroît que non, puiſque ces moineaux chantent, nichent, font l'amour, paſſent leur vie & vivent long-tems dans ce cimetiere.

drid ; c'eſt afin de pouvoir me dire en expirant : „ quand mes enfans iront ſur ma „ tombe, pleurer ma perte, ils trouveront „ de l'ombre, ils porront cueillir des ro- „ ſes, s'aſſeoir au bord de l'eau, & me „ manger dans une pomme.

CHEMINÉES.

L'uſage des cheminées eſt preſqu'inconnu à Madrid. On y ſupplée par des fourneaux ou braſiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces braſiers, je ne ſais quel bois, ou graine, ou poudre, mais cela ſent bon.

CABINET. DERNIERE GUERRE.

Des projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés ; voilà le rond, que l'orgueil national, que la multiplicité des ſous-ordres, que les autorités ſubalternes tracent depuis deux ſiecles (1) autour

(1) Depuis bien des ſiecles, les affaires ont été remiſes en de très-mauvaiſes mains ; oui, depuis des ſiecles l'Eſpagne a eu des miniſtres nuls, abſolument nuls. *Le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres ; mais par-deſſus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui pendant trente ans qu'il eſt reſté

des différens ministres ; voilà le rond, où la routine leur dit de rester; voilà le sentier battu pour leurs successeurs; voilà le fléau, la hache, la coignée, si on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Espagne tous les germes, tous les plans & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre; voilà pourquoi les ministres, les généraux, les officiers s'accusoient tour-à-tour, d'irrésolutions, d'impéritie, d'insouciance; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaisseaux de lignes, deux chebecs, cinq frégates, trois brulots, huit mille Espagnols, six mille Sauvages employerent trois grands mois (1), à combler, à franchir les fossés, à faire tomber les murailles seches, à renverser les bastions de Pensacola, du Bâton-Rouge & de la Mobile (2). Voilà

---

dans le ministere, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel hazard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

(1) Les François employerent beaucoup moins de tems, beaucoup moins d'hommes pour prendre *Tabago*, *Essequibo*, *Saint-Vincent*, *la Grenade*, *Saint-Eustache*, *la Dominique*, *Berbice & Demerari*.

(2) La garnison du Bâton-Rouge étoit composée de trois cents hommes, presque nuds & mourans de faim. La garnison de *Pensacola* n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hom-

pourquoi, douze mille hommes ſont reſtés pendant quatre ans dans les retranchemens *de Saint-Roch*, dans la baie de *Gibraltar* (1); les uns à vieillir, à dormir, à jouer au dez dans leur tente; les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonieres, les prames, les tours d'adreſſe, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter, le très-peu de conſidération, dont jouit la marine eſpagnole, l'eſprit mercantil, l'ardeur des priſes, l'amour du gain, qui domine les officiers: l'âge décrépit des vices-amiraux, des chefs d'eſcadre (2) &c. la ſuperſtition de tout l'équipage.

---

mes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû ſuffire pour prendre *la Mobile*, défendue ſeulement par une garde bourgeoiſe.

(1) Lors des grands préparatifs pour le ſiege de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit: *Faute d'hommes, les travaux vont lentement*. Il y avoit aſſurément des hommes de reſte, mais c'étoient des hommes ſans courage, des hommes ſans bras.

Selon des calculs très-modérés, toutes les dépenſes du ſiege, priſes enſemble, faiſoient monter chaque coup tiré à un louis; ainſi l'Eſpagne dépenſoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général *Elliot* d'un vain bruit, qui ſouvent diſſipé par les vents, & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même juſqu'à lui.

(2) On a grande idée aſſurément des talens militaires du *général Bonnet*, *de dom Louis de Cor*-

Il falloit voir bénir les boulets & les canons ; il falloit voir les yeux, les levres des ſoldats fixés, collées du matin au ſoir, ſur des madones, ſur des ſaints, ſur des roſaires, ſur des croix ; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierce & vêpres.

A Dieu ne plaiſe, que je condamne ici les actes religieux ! A Dieu ne plaiſe, que j'oſe douter du pouvoir du ciel, de l'empire de la Vierge, de l'influence des ſaints ſur le ſuccès des combats, ſur le trajet, ſur la direction, ſur l'effet des grenades, des boulets & des bombes. Mais Dieu s'eſt expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moïſe*, *à Samſon*, *à Gédéon*, aux rois d'Iſraël, aux chefs, aux légiſlateurs de ſon peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, ſoldats, tambours du monde ; de prier peu, toujours bas, toujours en ſe battant, & toujours debout.

---

dowa, *du maquis de Cazatilli*, *&c.* Mais des vieillards décompoſés, qui ne voient plus, qui n'entendent plus, qui reſpirent à demi, qui vivent à peine, ne ſont guere plus en état de ſe battre, de commander une flotte & de ſe faire obéir, que de ſauter ſur la corde, d'y reſter en équilibre, ou de danſer à l'opéra.

DÉVOTS.

Quelque fanatiques, quelque superstitieux, que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions, de missions, de bénédictions, les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici, comme par-tout, la dévotion est le pis-aller des vieillards, des ambitieux détrompés, des femmes âgées qui offrent à Dieu les restes du Diable.

SAVANS DE MADRID.

Madrid est peuplé d'hommes studieux, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés sans relâche à compulser, à resouder, à tourmenter les idées politiques, physiques, chymiques, & à faire des éditions nouvelles de livres inutiles.

Ce n'est pas que de tems en tems, il ne naisse en Espagne des hommes de génie ; (1) mais l'instant de leur naissance est

(1) Dom Fijo en étoit un, il étoit poëte, historien ; le gouvernement l'avoit chargé de travailler aux annales de l'Espagne ; il a vécu néanmoins dans la plus grande misere ; à sa mort on n'a trouvé dans son armoire que du papier, un manteau, une épée & des salieres.

regardé comme une calamité publique ; mais on entoure leur berceau d'un ſi grand nombre d'inſectes venimeux, qu'un génie naiſſant eſt pour ainſi dire, un enfant mort-né. Dans ces contrées ſi fertiles, tout génie eſt un monſtre; on ne veut pas qu'il grandiſſe; on l'étouffe avec ſes langes; on ne veut, on n'aime, on ne laiſſe croître, on ne laiſſe vivre que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or, l'âge d'argent, ſont paſſés, & malgré nos découvertes brillantes, notre âge eſt l'âge de la médiocrité. (1) Le cercle de la médiocrité eſt immenſe : toute la génération préſente eſt là, il faut reſter là, ſous peine d'être regardé comme un météore ſiniſtre, ou d'être pourſuivi comme des ſoldats françois pourſuivirent, il y a quelques années, cet animal furieux qui dépeuploit le Gévaudan.

L'ACADÉMIE.

L'académie royale eſt compoſée de ſoixante membres à peu près. Des dictionnaires,

(1) Plus que perſonne je ſuis partiſan de ces belles découvertes; elles prouvent que l'homme eſt capable de tout. & peut tout.

naires, des complimens de réception, des éloges, (1) des recherches ſur la langue, occupent le loiſir des académiciens.

Un mémoire ſur *l'inégalité originelle des hommes*, fut couronné jeudi dernier. A l'aide du microſcope, l'auteur couronné a découvert que la ſemence des grands reſſemble à la graine d'ananas; que la ſemence d'un homme ordinaire a la forme d'un grain de poivre. L'académicien aſſure, que la nature emploie cent ans à pétrir un *fœtus-prince*, à préparer un *germe-roi*, à délayer la boue royale, à façonner le moule d'un grand.

Souverains, potentats, électeurs, miniſtres & conſorts! Félicitez-vous de vos avantages; & nous peuple, humilions-nous; ne croyons plus que les trônes, les couronnes, la naiſſance & les mortiers ſe jouent tantôt à croix ou pile, tantôt à pair ou non. Ne croyons plus que Dieu ait dit au haſard: *arrange tout; écris ſur les billets: MANDILLE, THIARE, GÉNÉRAL, FIFRE, ROI DE MAROC, (2) PRÉSIDENT, MARMITON,*

---

(1) L'univerſité de Paris propoſa, il y a quelques années, pour ſujet de l'éloquence latine: *Quels ſont les hommes qui doivent prétendre aux éloges publics?* Tous les académiciens, tous les faiſeurs de panégyriques & d'oraiſons funebres devroient méditer ſur cette queſtion.

(2) L'empereur de Maroc eſt quatre fois plus

MINISTRE, PRÊTRE, BALADIN, EMPEREUR : plie, remue, mêle les lots, & jette-les ſur le globe.

PÉLERINAGES.

Preſque tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pélerins-nés, pour ainſi dire, paſſent leur vie à aller, à revenir, à retourner à St Jacques de Compoſtelle, à Notre-Dame du Mont-Serrat, à *Notre-Dame du Pilar*, à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli, qui ne donna jamais ſa pantoufle à baiſer, ſans hauſſer les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philoſophe ſavoit par cœur, que Dieu, la Vierge, les Saints mépriſent tous les vagabonds; il ſavoit auſſi, qu'il n'y eut jamais, ni pardons, ni rémiſſions, ni indulgences attachées aux promenades, aux courſes pieuſes d'un fainéant ſur les grands chemins; il ſavoit en outre, que les co-

---

laid qu'une chenille; il a une bouche énorme, une loupe ſur le front, il eſt noir comme de l'encre; il a ſix pieds, il eſt voûté, il eſt avare, je l'ai vu à *Salé*; il idolâtre les femmes, il aime beaucoup les Anglois, il mépriſe les Eſpagnols, il abhorre le conſul de France, il a ſoixante-dix ans; un abcès lui ronge une jambe, il n'a qu'un œil, & cet œil eſt tout de travers, & pleure toujours.

quilles ramassées sur les bords de l'océan, près de la Corogne, près Compostelle, ne guérissent pas plus vîte, plus radicalement les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huîtres, de moucles, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à *St Malo* : ce pape, d'ailleurs, avoit vu de ses fenêtres, les pélerins, les pélerines, sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, & oublier que St Jacques les épie, les suit de l'œil, & voit tout à travers les branches.

DES PETITS MAITRES.

On trouve ici, comme dans le reste du monde, des élégans, des hommes agréables, qui, comme leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des joockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille, & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horison immense; quand il peut pendant

M 2

la nuit, voir, compter les étoiles : ſon capitaine & ſon lieutenant ont beſoin d'une lorgnette, pour inſpecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air, fracaſſe l'oreille, briſe la tympan; alors, cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir; cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoître, tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air, un prince ſourd n'a qu'à paſſer, & tous les agréables ſeront ſoudain frappés de ſurdité.

Il y a quelque tems, qu'un grand ſeigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

V I N.

Le vin *de la Manche*, & particuliérement le vin *de Valdepenas*, eſt le vin qu'on boit à Madrid. On vante beaucoup ce vin de la Manche, on le dit excellent; je le trouve mauvais; je ne voudrois pas pour

tout au monde le boire ſans eau, il a un goût de ſoufre, de gaudron, il eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre; violent & capiteux, un ſeul verre enivreroit. L'Eſpagnol boit peu, ſon ivreſſe eſt calme; quand il a bu, & qu'il eſt ivre, il s'endort.

PERROQUET.

Catherine de Médicis, dit-on, avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, prononçoit & parloit, ſouvent auſſi-bien, qu'un homme; c'étoit quelquefois à s'y tromper. Je crois que le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux; il a retenu une foule de choſes, un nombre infini de contes, qu'il débite, qu'il articule ſans héſiter : il parle eſpagnol, il écorche un peu le françois; il ſait quelques vers de Racine, *le benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente, j'en refuſerois cent. Je n'oſe pas le mettre ſur mes fenêtres; lorſqu'il y eſt, qu'elles ſont ouvertes, & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point; il dit tout ce qu'il ſait, il répete tout ce qu'il entend, il apoſtrophe ceux qui paſſent, il parle politique. Tout-à-l'heure, je riois aux éclats en l'entendant parler du bombardement d'Al-

ger. (1) Je meurs de peur qu'on l'ait écouté ; si on l'a entendu, je suis certain que la garde va venir l'enlever.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Il est amusant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes le siege des églises, & celui des confessionnaux. Il seroit difficile de compter les coups de pieds, les soufflets qui se distribuent en moins de dix minutes : ce qui complette la bizarrerie de cette scene, à la fois scandaleuse & divertissante, c'est l'arrivée d'un grand, ou d'un *hidalgos*, qui, suivi d'un laquais portant un coussin, fend la foule, sépare les combattans, termine le démêlé, entre le premier dans le confessionnal, où à genoux sur un carreau, il peut se confesser à son aise, & se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont impénétrables ; le ciel est à lui, il peut y loger qui lui plaît ; mais le dévot Musulman qui s'égosille, qui s'enrhume en criant, *alla*, *alla* ; mais le Talapoin qui passe sa vie à bâiller aux corneilles ; & le Marabou qui passe la sienne à

(1) Firmien Lactance qui refusoit l'intelligence aux bêtes, auroit été confondu en attendant mon perroquet.

faire la pirouette, à danser sur un pied, & le Santon, qui souvent reste des semaines entieres à regarder si le bout de son nez est rouge ou noir, ou bleu mourant, ou prune monsieur, me paroissent tout aussi honnêtes gens, tout aussi dignes des graces de Dieu, que le dévot qui se querelle & se bat en attendant l'absolution.

MIEL.

Hiblæis apibus florem depasta salicti, dit Virgile. Jamais je n'ai goûté de ce miel du mont Hibla, mais je doute qu'il soit meilleur que le miel qu'on trouve à Madrid. Nulle part, je n'en ai mangé d'aussi bon ; parfaitement jaune, il sent l'œillet, a le goût de l'orange, soutient bien l'eau, fait de bon sorbet.

ANTIQUITÉS.

Par-tout en Espagne on peut voir des frises, des mosaïques antiques. Personne ne regarde ses débris. Que m'importe à moi, me disoit un jour un Espagnol, & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confesseur dîne & soupe bien !

Je suis bien moins qu'un autre, l'admirateur des ruines, je pourrois traverser la

Grece ſans regarder ſes colonnes, ſans entrer dans ſes temples. Bientôt tous ſes débris ne ſeront plus.

Les rochers, ce ſont là mes antiques; témoin muet de la création, un rocher m'arrête, m'oblige à le regarder, j'y lis la date du monde, il ne finira qu'avec le monde; dans cent mille ans il ſera encore tout neuf; lors du déluge il trempoit dans l'eau. Dieu lui-même fit les rochers, lui ſeul connoît le ſecret du ciment qui les lie, qui les ſoutient; & la terre, en s'écroulant, peut ſeule les faire tomber.

MARIAGES.

A Sparte, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Si cette loi de Licurge renaiſſoit en Eſpagne, Madrid ne pourroit fournir ni aſſez de bras, ni aſſez de verges pour fouetter tous les hommes qui ne ſe marient pas. Un nœud que la mort ſeule peut détacher, effraie les Eſpagnols. A Madrid on ſe marie rarement: dans dix ans on ſe mariera moins encore; on prendra ſucceſſivement une, deux, trois maîtreſſes, on les gardera auſſi long-tems qu'elles ſauront plaire, on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms ſi doux de peres, de meres, d'enfans

ſeront

seront rayés de la langue, & le gouvernement sera le pere commun.

COLLEGES.

Le gouvernement soudoie une foule de rhéteurs, de professeurs, qu'ici, comme ailleurs, remplissent la tête de leurs éleves, de mots latins, de racines grecques, de vers arabes. La manie de faire apprendre aux enfans tant de choses inutiles, durera-t-elle donc aussi long-tems que le monde? Ne sentira-t-on jamais que nos instituteurs ressemblent tous à des fous, qui rempliroient tellement leur chambre de décombres, d'ordures, de guenilles, qu'ils n'y trouveroient plus de place pour mettre, ni chaises, ni lit, ni pot à l'eau?

DES ORDRES.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leste avec laquelle le dernier manœuvre traite ici un chevalier de St Jacques, de St Charles, de Montesa, d'Alcantara, &c. Tout chevalier doit céder le haut du pavé au dernier manant, sous peine d'être rudoyé, terrassé, jetté dans le ruisseau.

MIDI.

Toutes les fois que midi ſonne, & qu'on penſe, que mille malheureux ne dîneront point faute d'argent, faute de pain, cela fait mal, on n'a plus faim, on a le cœur dans l'encre, & ſoi-même on ne peut pas dîner.

PAUVRES HONTEUX.

Quand Alexandre conſulta l'oracle de Jupiter Ammon, la premiere choſe qu'il lui demanda, fut de lui faire connoître les pauvres honteux de ſon empire. Alexandre monta lui-même dans plus de cent greniers, & porta dans tous, de l'argent, des conſolations & des ſecours.

LE COMTE D'ARANDA.

Le comte d'Aranda eſt le ſeul homme de qui la monarchie eſpagnole puiſſe s'énorgueillir à préſent (1) ; c'eſt le ſeul Eſpa-

(1) Dans ſon genre, dom Antonio de Ulloa eſt auſſi un grand homme, un homme à voir, à rechercher, un homme que j'eſtime, que j'aime, & de qui je parle ici par juſtice, par reconnoiſſance & par reſpect.

gnol de nos jours, que la postérité puisse coter sur ses tablettes. C'est le comte d'Aranda qui vouloit faire travailler à la confection d'un code nouveau ; c'est lui qui avoit proposé d'admettre en Espagne toutes les sectes sans exception. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples, & réunir dans le même chiffre, dans le même écusson, les noms de *Calvin*, de *Luther*, de *Confucius*, de *Mahomet*, de *prêtre Jean*, du *Dieu Xaca*, du *grand Lama*, de *Guillaume Pen*. C'est lui qui vouloit faire publier, depuis les frontieres de la Navarre, jusqu'aux extrêmités du détroit de Cadix, que les mots : *Torquemada* (1), *Ferdinand*, *Isabelle*, *inquisition*, *auto-da-fés*, seroient comptés à l'avenir au rand des blasphêmes. Le comte d'Aranda

(1) Torquemada, Ferdinand, Isabelle sont les inventeurs de l'inquisition ; ils sont morts tous les trois dans leur lit. Henri IV a été assassiné. Il n'y auroit pas une justice divine ! il n'y auroit pas des peines, des récompenses ! Ne croyons pas que l'immortalité des ames soit un jeu, un prétexte inventé pour s'amuser, pour se tirer d'affaire pendant les trois jours de notre vie : comptons, comptons sur l'autre monde, les années, les saisons, les heures y sont éternelles, & l'on est si parfaitement, si complétement, si bien heureux, qu'on trouve encore le tems trop court.

vouloit auſſi faire vendre les bijoux des ſaints, la garderobe, le mobilier des vierges, & convertir les châſſes, les croix, les chandeliers, &c. en ponts, en canaux, en auberges & en grands chemins.

BARBIERS ESPAGNOLS.

Je viens d'être raſé par un original : il chantoit, il parloit, il faiſoit en me raſant des grimaces affreuſes. Encore s'il m'eût bien raſé, s'il m'eût raſé vîte ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure. Quand Martial a dit : *mon barbier me raſe ſi lentement, qu'en me raſant d'un côté, ma barbe repouſſe de l'autre :* ſûrement Martial étoit raſé par un barbier eſpagnol.

Dans quelques provinces d'Eſpagne, ce ſont les femmes qui raſent : ce devroit être ainſi par-tout. Leur main ſouple, douce & potelée, eſt plus propre que les nôtres, à ſavonner les mentons, à manier le raſoir, & à couper le barbe de près.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

Rien de plus inique, de plus arbitraire que les jugemens rendus par l'inquiſition, très-ſouvent l'homme qu'on brûle ignore pour quel crime il eſt brûlé ; ſemblables à

la foudre, les inquisiteurs tuent, réduisent en cendre, sans rendre compte, sans dire pourquoi.

L'effigie des coupables est suspendue dans les églises; les temples de Madrid sont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit trouver au-dessus des autels, ou dans les chapelles une descente de croix, l'adoration des mages, la résurrection du Lazare, les noces de Cana, la femme adultere, la belle Magdeleine sanglottante, fondante en larmes, se meurtrissant le sein, on trouve au-dessus de l'autel un juif, un maure, un hérétique, un enfant, une jeune fille expirant dans les flammes.

Le nom des victimes est écrit au bas de chaque portrait: on y trouve des noms fameux. J'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodric; Ponce de Léon, comte de Baylen: j'ai lu ceux de Louis Gonsalve, prédicateur de Tolede; de Jean Fernandès, chanoine de Séville; de Christophe Losada, médecin à Cordoue; de Cornélia Bohorquia, fille du comte Bohorquia, qui chassa les Impériaux de Madrid, & partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Willaviciosa.

TÊTE PARLANTE.

On montre ici une tête qui articule parfaitement: on ne perd pas une ſyllabe, nulle vibration, nul tintement, nul ſon prolongé qui empêche de diſtinguer les mots; cette tête enfin parle & prononce auſſi-bien que nous. On l'a dit déja, on le répete; l'homme eſt un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, ſouvent il fait mieux qu'elle. L'eſpece humaine avoit reçu ſeule le droit de parler; tout, excepté l'homme, devoit ſe taire dans le monde; maintenant, le bois, le marbre, & l'airain parlent; bientôt mon chien parlera.

CE SOIR.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le ſoleil ſera couché. Il eſt ſept heures. Je ſuis au centre d'une plaine immenſe. Point de monts, point de draperie, point de nuages: la nature eſt toute belle, toute nue; je la vois toute, je la regarde par-tout, je la touche par-tout.

C'eſt dans une plaine, c'eſt le ſoir, c'eſt au mois de juin, c'eſt en Eſpagne, où la nature donne rendez-vous à ſes favoris, à

ſes amans ; c'eſt là, c'eſt alors qu'elle dépouille tout, étale tout, montre tout, & qu'il faut, malgré ſoi, devenir amoureux d'elle.

SUICIDE.

En Eſpagne, on conſidere le ſuicide, comme il étoit autrefois conſidéré en France (1). Un homme qui ſe tue, n'eſt point traîné ſur la claie. Les Eſpagnols qui regardent le ſuicide comme une ſpéculation, trouvent auſſi ſimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau. Beaucoup de caſuiſtes prétendent pourtant qu'un ſuicide ſe vole au monde, que chacun doit mourir à ſon tour; mais le plus grand nombre des théologiens eſpagnols permettent à tout malheureux de ſe tuer, quand il eſt las

---

(1) A Marſeille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement un breuvage empoiſonné, que l'on donnoit à ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit les raiſons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiſcrette de mourir, ni contraire au deſir légitime de la mort; on recueilloit les voix, & d'après leur nombre, en écrivoit ſur la requête : *Le ſénat vous ordonne de vivre ;* ou, *le ſénat vous permet de mourir.*

de reſpirer, quand la vie lui fait mal, quand la ſociété lui refuſe la ſanté, la paix, le bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Eſpagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui ſe tue, comme un laquais qui quitte un maître, qui ne lui paie point ſes gages.

L'IN PACE.

Ce n'eſt point une fable, ce ſupplice exiſte dans les cloîtres eſpagnols. *L'in pace* eſt un trou; avant d'y jetter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait metre ſur la ſellette, on lui lit ſa ſentence; après qu'il l'a entendu, on le mene proceſſionnellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encenſoir. On chante *le libera*, on aſperſe, on encenſe le criminel, on lui donne un pain, un pot à l'eau, un chapelet, un cierge béni; on le deſcend enſuite dans l'*in pace*, où bientôt il meurt de déſeſpoir, de rage & de faim.

L'*in pace* eſt un ſupplice ancien, il étoit en uſage parmi les Perſes. Cambiſe fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent l'*in pace*, Platon en parle.

(1) Pour s'être fait aimer, & avoir tout obtenu de la princeſſe Amyris. Voyez Hérodote.

parle (1). Parmi les Romains, c'étoit le ſupplice des veſtales. Tite-Live dans ſa premiere décade, Plutarque dans la vie de Numa; Aulugelle, dans ſes nuits, & Philoſtrate dans la vie d'Apolonius, nous ont conſervé une deſcription très-longue de cet odieux ſupplice.

IMPRIMEURS.

Grande eſt la différence entre les libraires eſpagnols & ceux du reſte de l'Europe. Les uns font fortune avec *le Guide des Pécheurs*, les autres avec *Thérèſe Philoſophe*. L'inquiſition eſt le frein des premiers, la police (2) eſt l'inquiſition des ſeconds. Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piaſtres gourdes, en commentant St Jérôme, en recrépiſſant St Bonaventure; & les libraires françois ont refuſé de payer cent écus pour les manuſcrits de M. de Paw, le premier hiſtorien, le meilleur politique,

(1) Dans ſon premier dialogue, qui a pour titre, ENTYPRHON.

(2) Malgré la police, la liberté de la preſſe eſt aſſez générale. Le gouvernement commence à ſentir qu'il n'y a que la liberté de parler, de penſer & d'écrire, qui puiſſe anéantir les préjugés, & faire diſparoître les abus.

le plus grand homme du ſiecle, ſans exception.

. Sans exception. Les partiſans, les hommes engoués de M. Raynal, crieront tous à l'injuſtice; mais ces cris n'empêcheront point que cet hiſtorien ne ſoit diffus, plagiaire, (1) relateur infidele, (2) partial, (3)

(1) Plagiaire, page 222, premier volume. L'abbé Raynal a copié mot pour mot, & a pris dans Spinoſa la demande ſcandaleuſe, l'interrogatoire pour ainſi dire, qu'il met dans la bouche du roi des Celebes.

(2) Relateur infidele. En parlant des nombreuſes & fréquentes émigrations des Siamois, cet auteur aſſure que depuis le port de Mergui juſqu'à Juthia, on voyage huit jours de ſuite ſans trouver un ſeul habitant; & c'eſt cette partie du royaume de Siam qui eſt le canton le plus peuplé. Il n'y a point d'année qu'il n'arrive à Mergui quatre mille joncos ou vaiſſeaux, ſans y comprendre les autres petits bâtimens, dont les rivieres & tous les ports ſont toujours pleins.

(3) Partial. A mille lieues de moi, l'intention de flétrir la mémoire d'un citoyen qui fut utile à ſa patrie: oui, ſans les ſommes immenſes que Jacques-Cœur prêta à Charles VII, la Seine, la Tamiſe & la Loire euſſent peut-être coulé ſous la domination du même maître. Mais malgré ſes tréſors, malgré l'apologie qu'en fait l'abbé Raynal, Jacques-Cœur fut un traître; ſes intrigues ſecrettes avec le ſoudan furent découvertes; ſes complots avec les Sarraſins furent prouvés, il méritoit la mort, & ſon exil en Chypre fut une grace.

injuste, (1) mal instruit; (2) mais ces cris ne feront oublier à personne, qu'aussi-tôt qu'il entre quelque part, au mont Sinaï, au Buisson ardent, aux éclairs, à la foudre près, il semble venir de la part de Dieu; il semble dire, avec Moïse : *que la terre & les cieux m'écoutent*, & néanmoins tous ceux qui écoutent l'abbé Raynal n'entendent jamais que des contes, des anecdotes, des dissertations sur le sucre, le café, l'indigo & autres déclamations qui font rire les ministres, & bâiller les femmes.

---

(1) Injuste. Lors du siege de Malaca, en 1641, l'abbé Raynal accuse le gouverneur de s'être laissé corrompre par les Hollandois, d'avoir introduit l'ennemi dans la place; & néanmoins les relations, les archives qu'on conserve à Lisbonne, le procès-verbal qui fut dressé sur les lieux, attestent que le gouverneur portugais & la garnison ne se rendirent qu'après la résistance la plus opiniâtre, & le combat le plus sanglant.

(2) Mal instruit. L'historien exagere les dépenses des Hollandois sur la côte de Coromandel; il assure que les frais excedent les bénéfices. Outre que les Hollandois sont trop bons spéculateurs pour continuer un commerce désavantageux, il est prouvé que le gain qu'ils font chaque année sur la vente du fer, du plomb, du poivre, & autres épiceries, monte chaque année à plus de trois cents mille florins.

GUITARRE.

Les Maures l'apporterent en Eſpagne : c'eſt l'inſtrument national. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous les Eſpagnols pincent de la guitarre ; c'eſt l'inſtrument le plus raviſſant, le plus délicieux à entendre pendant la nuit. La nuit eſt par-tout, & fut toujours la baſe continue, la baſe naturelle de tous les inſtrumens ; c'eſt à la nuit que la guitarre doit ſes véritables beautés, ſes effets, ſa magie, ſes accords les plus touchans.

DANSES.

Excepté le fandango dont j'ai parlé, les danſes eſpagnoles, qui ne reſſemblent à rien, doivent reſſembler, ſi l'on en croit Miphiboſeth, aux gambades, aux ſauts, aux cabrioles, que pour plaire au Seigneur, pour faire rire ſon peuple, David autrefois faiſoit devant l'arche. Selon l'écriture, ces ſauts de David raviſſoient tous les ſpectateurs ; hors ſa femme pourtant, qui diſoit à ceux qui vouloient l'entendre : Tout prophete, tout roi, tout ami de l'Eternel qu'il eſt, mon mari eſt un baladin, qui devroit rougir de ſe donner en ſpectacle.

HOPITAL GÉNÉRAL.

Les lits ſont ſans rideaux, les matelats de paille hachée, la ſoupe de viande pourrie.

Dans le même lit, j'ai vu entre un mort, entre un mourant, un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant. A mes pieds on couſoit un linceul, & dans un coin on clouoit une biere.

Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les vieillards, tous les malades, tous les incurables.

Les Perſes, les Chinois, les Japonois qui ſont des barbares, ont des hôpitaux pour les chiens, pour les chats, pour les chevaux. A Maroc, à Salé, à Mongador, on ſaigne, on purge, on guérit les poulets, les canards, les oies. Et dans le centre de la chrétienté, année courante, il meurt cent malades, faute d'une médecine, faute d'un bouillon, faute d'une cuillerée de vin d'Aliçante !

LA MAISON DES ORPHELINS.

Cette maiſon n'eſt pas aſſez vaſte pour recevoir tous les enfans qu'on expoſe. Les rues de Madrid ſont pleines d'enfans qui demandent.

De tous les ſpectacles, celui qui accuſe le plus le cœur de l'homme, c'eſt un enfant qui mendie.

Plus juſte qu'on ne penſe, la nature n'a condamné perſonne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, doit recevoir en naiſſant de quoi ſubſiſter; c'eſt une convention tacite entre Dieu, la Nature & la Providence. Par négligence, par bêtiſe, par inconduite, les peres & meres ont pu ou vendre, ou aliéner, ou perdre leur bien : mais un enfant, avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun marché. Vivre & n'avoir point de quoi vivre, implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde : » je conſens à débrouiller le cahos, à fé-» conder le néant, à former l'homme, » ſous condition qu'en naiſſant il trouvera » dans ſon berceau un billet à vue, *ſigné* » *LA PROVIDENCE*, ſur la caiſſe des nou-» veaux nés : « telle eſt l'intention de l'Eternel; voilà ce qu'il conſigna de ſa main dans les annales du monde; qu'on les conſulte; ſi on trouve le contraire, c'eſt un crime de faux, & l'on a contrefait la ſignature de Dieu.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme les femmes qui ſe font avorter; & tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les caves, dans

les greniers de Madrid vingt enfans, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, ou fouetter? Qui doit-on accuser ?

Philosophes de Madrid, philosophes du monde entier, qui nous dites de si belles choses, consignées dans tant de traités, ne faites plus retentir vos salles, de mémoires sur les atomes, sur la matiere subtile, globuleuse, cannelée, sur la marche du soleil, sur la forme de la terre. Que nous importe à nous, à vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, si la terre a la forme d'un oignon, d'un bilboquet, d'un verre à biere, d'une colonne, d'un tambour? Faites retentir les murs qui vous environnent, des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a besoin de boire, & qui va mourir, faute d'avoir bu; faites résonner vos salles, des gémissemens d'une femme qui envie le sort des lionnes, qui, dans l'instant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.

Si j'étois roi, & que dans une de mes villes, il mourût quelqu'un de misere, je ferois assembler tous les riches, & les ferois décimer.

TEMPLES.

Quand on entre dans les temples de Madrid, pendant quelques minutes, on ne peut rien diſtinguer, rien voir : l'or, l'argent vous éblouit. Ce faſte ne rend les Eſpagnols, ni plus dévots, ni plus juſtes, ni meilleurs.

Autrefois, du tems de Porphire, on s'aſſembloit dans les champs, on ſe proſternoit ſur le gazon, on prioit Dieu ſur l'herbe, ni orgues, ni chœur, ni chantres, ni cierges. Le ciel, les nuages, le ſoleil, la lune, les étoiles ſervoient de voûtes, de murs, d'ornemens, de luminaire & de lambris.

Il n'eſt pas vrai que Dieu ait dit à Salomon de lui bâtir un temple, pour avoir un temple ; mais c'eſt parce que les coffres de Salomon regorgeoient d'or ; c'eſt parce que la Judée étoit pleine d'ouvriers ſans occupation : ce fut pour les nourrir, pour les occuper, pour faire circuler l'argent, que Dieu dit à Salomon, *bâtis-moi un temple.* La preuve qu'il ne s'en ſoucioit gueres, c'eſt qu'il permit que Titus profanât & convertît en étables, en écuries le bel ouvrage de Salomon.

Ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles ; tout vaſte, tout ſomptueux que ſoit

ſoit un temple, c'eſt un cachot pour lui; démoliſſons nos égliſes; pénétrons, tantôt dans l'épaiſſeur des forêts; tantôt, graviſſons une montagne; tantôt, arrêtons-nous au pied d'un rocher ou dans une plaine; & là, une fois par mois ſeulement, entonnons des hymnes, diſons notre chapelet, brûlons de l'encens & chantons les louanges de Dieu.

AUBERGES.

„ Rien n'eſt ſi beau, diſoit Cicéron, „ que de voir les maiſons des perſonnes „ illuſtres ouvertes à tous les étrangers. " Malheureuſement cette hoſpitalité, cette vertu ſi fort recommandée par les Stoïciens, & que les Gaulois, les Germains, les Romains, les Celtibériens, & les peuples Atlantiques obſervoient ſi religieuſement & ſi bien, eſt inconnue parmi nous, en Eſpagne ſur-tout, en Eſpagne où elle ſeroit ſi néceſſaire. Les chemins ſont affreux, les voitures incommodes, fatigantes, peu roulantes; les journées ſont longues, il fait chaud, l'air eſt vif, on eſt las, on a ſoif, on a faim, on brûle d'envie d'arriver, de manger, de dormir; on donneroit de l'or pour un bon repas, pour un bon lit, pour arriver; & le plus ſouvent, quand on ar-

rive ; on ne trouve dans les auberges ni paille, ni pain : il faut dîner, souper par cœur, dormir par terre ou sur une chaise.

Les auberges de Madrid ne sont guere mieux pourvues de vivres & de meubles; ce sont des Milanois qui les tiennent.

Les Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets sur la route.

Dans un pays où un juif n'est pas homme, où c'est un crime impardonnable de croire tous les soirs en se couchant que le Messie peut arriver demain, il est surprenant qu'on souffre *des Bohémiens*, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien, & qui n'a ni culte, ni loix, ni caractere. Il manque un livre sur ces Bohémiens; il seroit intéressant d'apprendre, & je voudrois savoir pourquoi les Espagnols les souffrent, pourquoi ils sont venus en Espagne, & d'où ils viennent enfin. Les uns les font sortir de la Valachie, de la Tartarie, d'autres de la Hongrie, de l'Egypte; d'autres les font descendre d'une horde tartare qui n'ayant ni feu, ni lieu, après avoir couru l'Asie, l'Afrique, passa, & se fixa en Europe.

Je ne veux absolument me brouiller avec personne, je veux être bien avec tout le monde, être ami de tout le monde; j'aime M. Baretti, son ouvrage sur l'Espagne m'a fait plaisir; mais quand il y dit que toutes

les Bohémiennes ſont catins, M. Baretti eſt injuſte, ou piqué, ou mal inſtruit.

Dans une auberge où la vertu eſt un état violent, dans un climat qui rend par ſa chaleur les mœurs difficiles, les Bohémiennes aſſurément ne ſont point des religieuſes, mais il faut des ſoins, il faut du tems pour obtenir tout d'elles. Il faut leur plaire, ſur-tout.

En diſant que les Bohémiennes ſont très-jolies, que leur ſein eſt d'une blancheur éblouiſſante, M. Baretti dit vrai, dommage ſeulement qu'elles le cachent, qu'elles ſe coëffent & s'arrangent mal. Point de contraſte plus frappant qu'une jolie femme, mal coëffée, mal vêtue; j'aimerois mieux qu'elle n'eût rien ſur la tête, que ſes cheveux fuſſent épars, & qu'elle fût toute nue.

Toutes jolies que ſoient les Bohémiennes, je regretterai long-tems en Eſpagne les auberges de France; je penſerai ſouvent ſur-tout à l'hôtel de la reine à Lyon; je n'oublierai jamais le coup-d'œil charmant que j'avois de ma chambre, le Rhône qui couloit ſous mes fenêtres, les maiſons, les arbres, les vignes, les terres éboulées, les rochers, Montluel, la Breſſe, le château de la Pape, les Brotteaux, qui bordoient mon horiſon; jamais je n'oublierai les ſoins des

hôtesses, (1) les attentions des domestiques, la propreté des chambres, la fraîcheur des meubles, la bonté des lits, & la tranquillité de toute la maison.

PAIN.

La farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait du pain cassant, mal lié, qui durcit, qui seche, qui ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine de l'Andalousie & du royaume de Valence, passe pour être plus pesante, plus grasse, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à Xérés, à San-Lucar de Barameda, on mange du pain délicieux, qui tout sec, tout dur qu'il est, fait de bon chyle, & a bon goût.

Le calife Aaron Raschild, si connu par son amour pour les sciences, pour les arts, pour le jeu de boule & pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne, au royaume de Valence, où l'on trouve le meilleur pain; ce n'est pas du pain, c'est du gâteau. On jureroit qu'on a mêlé à la

---

(1) Mesdemoiselles Forey aînées.

pâte, de la crême, des œufs, & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie; l'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit pas sûrement le pain d'Horiguela, cent fois meilleur, cent fois plus blanc que le pain de Gonesse. David Hume, qui a fait une dissertation très-savante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je suis surpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choses utiles, n'aient pas encore songé à proposer un prix pour la mémoire qui indiqueroit, 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine il faut choisir pour envoyer dans les Colonies (1); 3°. de quel bois doit être les futailles où on la met.

RELIGIEUSES.

Il n'y a que le Dieu des assassins, le Dieu qui préside aux meurtres, au néant, qui puisse, qui veuille écouter, qui puisse en-

(1) Les François ont trouvé, par expérience, que la farine de Normandie & de Guyenne soutient mieux le transport sur mer; ils en tirent un avantage considérable pour la transporter dans leurs Colonies.

tendre, qui consente à recevoir les vœux sacrileges, les vœux *germicides* d'une jeune religieuse.

On compte à Madrid trente monasteres de filles.

Parloirs, cellules, voûtes, murs épais des couvens de Madrid ; répétez-nous ; redites-nous, les cris, les gémissemens, les soupirs étouffés, les imprécations des malheureuses que vous recelez.

Je loge à deux pas du couvent des Carmélites ; mes fenêtes dominent les murs ; je puis de ma chambre plonger dans l'enclos ; je puis tout entendre, tout voir. Malgré ce que je vois, ce que j'entends, ce couvent, ainsi que les autres, ne laisse pas d'être toujours plein, & sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat, c'est le tribunal de la pénitence, c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé, qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize, une Espagnole éprouve déja une sorte de mal-aise, de mélancolie d'amour ; elle desire, elle souffre, elle est tourmentée sans savoir où, sans savoir pourquoi, sans savoir pourquoi: c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit pour déposer sa douce, mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte, passages tronqués, mutilés, détournés, révélations,

apparitions, miracles, histoires apocryphes, tout est mis en usage par ce moine, pour tromper sa jeune pénitente; à le croire, c'est *le mal de Dieu* qui la toumente; pour guérir, il faut prendre le voile, & la malheureuse le prend.

Bientôt les desirs naissent, ont un but, la tête se peuple d'images, de formes; le sang bout, des torrens de feu coulent dans les veines, un nouveau sens s'annonce, mais il n'est plus tems: il faut pousser des cris, des soupirs impuissans; il faut passer sa vie dans un cloître, dans les larmes; il faut être privée à jamais de la vue, des transports, des embrassemens d'un amant, d'un époux; il faut mourir entre quatre murailles, brûlée, consumée de desirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la religion, ni toutes les gouttes d'eau du torrent de Cédron, n'ont jamais pu, ne pourroient, ne pourront jamais, ni modérer, ni éteindre. Telle est la vocation, la vie & la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Rois, princes, empereurs, réunissez-vous tous, supprimez à jamais les couvens de filles: du fond de leurs cellules, ces malheureuses vous implorent à genoux; rendez-les à la vie, à l'amour, au monde, à la liberté, & ne permettez plus qu'un mil-

lion de femmes ſe cachent, s'enferment, fuient le jour, nous fuient, & paſſent leur vie à ſouffrir, à pleurer, à deſirer, à poſtuler l'éternité.

COMPLIMENS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embraſſoient & diſoient, *Dieu vous garde*. En France, les lettres de cachet ſont encore terminées par, *je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde*. En Eſpagne, on termine les lettres miſſives, les billets, les *eſquelas* par cette formule : *Dios guarde a uſted*. Les complimens eſpagnols ne ſont point variés, & n'ont point changés depuis l'expulſion des Maures. Dans une aſſemblée de cent perſonnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en ſe diſant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien, me allegro de ver, che uſted ſta bueno* : & l'on répond, *vivu uſted muchos años mille años, vivez beaucoup, vivez long-tems*. Cela rappelle un trait aſſez plaiſant. Un Eſpagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui liſoit le teſtament; & à chaque article, l'héritier reconnoiſſant, s'écrioit en ſanglottant *mio tio, viva uſted muchos años ; mon cher oncle vivez long-tems*. L'oncle étoit enterré de la veille.

GRANDS

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde a entendu parler de la mauvaiſe police de l'Angleterre, à l'égard des grands chemins; tout le monde ſait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé; c'eſt abſolument de même en Eſpagne.

Ce n'eſt pas que les miquelets ou archers ne ſoient en très-grand nombre; mais comme ils ſont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, & que le gouvernement ne les obſerve pas, ils préferent, ils trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs, en Eſpagne, ſont déguiſés en pélerins, ou en hermites: ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même, qu'un cadavre eſt plutôt dépouillé, un cadavre garde le ſecret.

On peut dans chaque ville prendre une eſcorte; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemin, elles peuvent s'entendre avec les

miquelets, avec les voleurs; il eſt auſſi ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui ne touchent, qui ne tentent perſonne, les voleurs en Eſpagne font grace aux femmes, dit-on: au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leur troupeau, ils les eſcortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans le bois, où chacun de ces drôles, à ſon tour, éteint & perd ſur ces malheureuſes, ſa lubricité, ſes deſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peuple, le manque d'ouvrage: il faut en accuſer auſſi le ſommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuſer encore la permiſſion accordée à quelques priſonniers privilégiés, de ſuſpendre à leurs fenêtres, des bourſes, des paniers, dans leſquels, leurs parens, leurs amis, ou leurs complices viennent mettre des cordes, des limes, des barres: munis d'outils, ces priſonniers s'en vont quand ils veulent; ſouvent pluſieurs cachots ſe vuident dans une nuit; & tout cela c'eſt pour les bois.

Le très-petit nombre d'hoſpices pour les mendians valides, peuple auſſi les grands

chemins. Par-tout & toujours, le crime & le vol ſont une ſuite de l'état de ſociété, & deviennent la ſeule reſſource de l'homme qui n'a point d'ouvrage; qui a faim, & qui n'a rien.

FIN.



TABLE.

Fin de la Table.

N. B. Le second volume, qui paroîtra incessamment, contiendra *le Voyage en Suisse*.



